



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 2.

1^{er} FÉVRIER 1904.

LES DIEUX DES PHILOSOPHES

(Suite.)

Arrivons donc à Leibnitz. Egal à Descartes et à Newton par l'envergure de son génie et la prodigieuse étendue de ses connaissances presque universelles, il les dépasse par la hauteur de ses conceptions et par une sorte de prescience qui semble lui faire entrevoir les horizons que le spiritualisme moderne devait ouvrir plus d'un siècle après lui.

Il est toutefois juste de constater tout l'avantage que lui procura le fait d'avoir succédé aux deux grands précurseurs dont il a pu recueillir le dou-

ble héritage. Par suite de l'heureuse concordance résultant de l'heure de son avènement et du caractère de son esprit, il réunit deux dons supérieurs qui semblent cependant s'exclure : les facultés du créateur et la clairvoyance du critique. Penseur original qui n'a d'égaux que les plus grands, il offre ce spectacle exceptionnel d'un homme qui, parvenant à peine à satisfaire sa curiosité au milieu de la lecture la plus prodigieuse qui fût jamais, non seulement ne s'épuisa, ni ne s'enliza dans son érudition, mais au contraire y puisa des forces nouvelles pour imaginer, découvrir et quelquefois créer.

C'est quand il fut parvenu à la maturité de l'âge, après avoir vu Paris, Londres, Amsterdam et Florence ; c'est après s'être développé par vingt années d'études et enfin s'être signalé par des découvertes de tout genre en mathématiques, en physique, en géologie, en droit public, en jurisprudence, en histoire et en linguistique, qu'il arrêta sa doctrine et coordonna le prodigieux amas de ses matériaux dans une conception philosophique personnelle et originale.

A demi cartésien, tout d'abord, puis quelque peu séduit par Spinoza dans la suite, il s'arrêta tout net devant les conclusions du géomètre et l'entraînement du fataliste. Ce qu'il cherche, c'est la liberté humaine émanant de la liberté divine. C'est un Dieu qu'il lui faut et « c'est depuis cette époque-là, nous dit-il lui-même, que j'ai quelquefois pris le nom de Théophile ». (Ami de Dieu.)

Est-il besoin d'ajouter que dans une telle disposition d'esprit, il ne pouvait se dispenser de déclarer la guerre aux cartésiens, ce qu'il fit du reste sans tarder. Il ne veut pas de cette âme humaine inerte et passive qui finit par n'être plus qu'une cire molle dans les mains du Créateur. Il n'accepte même pas la passivité de la matière. « C'est au fatalisme, dit-il, que nous amènent de telles conceptions et bien plus loin encore, car que peut être le Dieu d'un tel univers mécanique et abstrait, si ce n'est d'être une abstraction lui-même ? »

Rompant donc en visière avec cette doctrine inadmissible, il déclare que toute substance (autrement dit toute matière), est essentiellement une *force* et que les monades ou substances simples sont les seules que l'on puisse admettre comme *âmes véritables*. Et c'est ainsi, ajoute-t-il, que je revins aux « entéléchies » d'Aristote (1), et que je passai du matériel au spirituel.

(1) Dans la philosophie d'Aristote, ce mot désigne l'acte, la force, par opposition à la matière. Il définit l'âme : l'entéléchie première d'un corps ayant la vie en puissance. Il veut dire par là que c'est par l'âme que le corps possède la vie et peut en réaliser l'achèvement ou perfection finale. Assez obscur, en somme, le sens de ce terme, et il faut croire qu'il apparut tel à Hermolaüs Barbarus, philosophe de xv^e siècle, car, pour en avoir l'explication, il ne trouve rien de mieux que d'invoquer le diable. Celui-ci n'étant sans

Voilà donc ce que sont ces fameuses *monades* de Leibnitz. « Ce ne sont pas des atomes de matière, mais des « unités vivantes », forces partout répandues qui, dans leur perfection inégale, dans la variété de leurs espèces, dans la gradation de leur évolution, composent sur la face de la terre et à travers l'immensité des siècles et des espaces, le drame infini de la création. »

Certes, pour un ancien cartésien récemment converti, voilà un superbe et puissant coup d'aile qui, d'un élan, l'enlève jusqu'au monde spirituel. « Se trouve-t-il quelqu'un, poursuit-il hardiment, pour révoquer en doute que l'âme pense et veut spontanément dans la force même qui lui appartient en propre ? Ne serait-ce pas nier la liberté humaine et récuser le témoignage de notre conscience qui nous atteste qu'elles sont bien *nôtres*, ces actions que nos adversaires, sans nulle apparence de raison, imputent à la divinité ?

Et ces pouvoirs ne sont pas notre propriété exclusive ; il y a dans les autres âmes ou formes de substance, la même force qui est en nous. Partout où il y a de l'être, il y a vie, volonté, liberté. Or, chacun de ces êtres n'a besoin que de lui-même pour se développer à travers les siècles et tirer de son sein la suite entière de ses évolutions, ou transformations successives. Ces êtres entre lesquels existent de nombreux rapports, agissent les uns sur les autres et il semble, tout d'abord, que la vie de l'univers doive être une lutte. — Non, c'est une harmonie. Chaque âme est comme un petit monde, elle représente l'univers, elle est comme un miroir vivant où cet univers vient se réfléchir.

Leibnitz se montre ravi par l'exposé de cette doctrine, et, certes, il avait bien le droit de s'en réjouir, voire même de s'en glorifier. C'est alors que, dans la généreuse expansion de cette âme lumineuse, naquit le désir non moins généreux de combiner les divers systèmes de philosophie et pour cela de chercher en chacun d'eux ce qui le rattachait aux autres. Il parut à Leibnitz que son système, à lui, était comme la synthèse des grandes doctrines précédentes et ce qui le ravissait, surtout, « c'est qu'il conduisait à Dieu ».

« Ne faut-il pas, se répétait-il, que ce nombre infini de forces qui remplissent l'univers, ait sa source dans une force primitive et que la constitution merveilleuse des monades, que l'échelle ininterrompue de leur gradation aient leur raison nécessaire dans une intelligence qui a tout créé, tout prévu tout coordonné, si bien que la dernière raison des choses doive être cherchée dans une Substance primordiale ? Or, c'est elle que nous appelons Dieu. Il n'y a qu'un Dieu et cela suffit. Il est le Créateur ; il est l'Unité primitive ; la Substance originaire dont toutes les monades dérivatives naissent pour ainsi dire par des *fulgurations* continues de la Divinité.

doute pas docteur en philosophie, se contenta de lui souffler dans l'oreille un mot baroque : *fectihabia*. Ce n'était pas la peine, dit Leibnitz avec raison, de consulter le diable, pour être si mal renseigné.

« Présent partout et partout manifeste dans l'immense univers, Dieu se réfléchit particulièrement dans la conscience humaine. Les perfections divines sont celles de nos âmes, mais Dieu les possède sans bornes : il est l'Océan dont nous ne sommes que les gouttes. C'est lui qui est l'harmonie universelle, et toute beauté n'est rien d'autre que l'épanchement de ses rayons. »

Et maintenant, alors que ce Dieu créateur se suffit à lui-même, pourquoi, pour se manifester, est-il sorti de soi ?

La réponse de Leibnitz est celle de Platon : « Dieu est bon, et celui qui est bon, ne peut avoir ni envie, ni jalousie. C'est pourquoi il a voulu que toutes choses fussent, autant que possible, semblables à lui-même. »

En ce qui concerne la question de l'immortalité, Leibnitz a des idées parfaitement arrêtées. Tout être, dit-il, homme, animal ou plante, voire même ce qu'on appelle chose inanimée, tout être est immortel de sa nature. Rien ne périt, comme rien ne commence à être. Pour nos yeux corporels, les êtres semblent sortir du néant pour y rentrer. Fausses apparences. La raison nous apprend que les êtres ne font que se transformer et qu'il y a dans la série de leurs développements, des changements de condition. Ces changements d'état sont ce qu'on appelle la mort ; mais en réalité, il n'y a point de mort, il n'y a rien d'autre qu'un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier vers un idéal progressif de beauté et de perfection universelle, tel que ni nos sens, ni notre esprit n'ont jamais goûté rien de semblable à la félicité que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Ce que la raison peut assurer, c'est que l'état futur de l'âme ne sera pas un état d'immobilité, de contemplation oisive et stérile, mais un progrès perpétuel vers de nouvelles perfections.

Telle est cette admirable philosophie de Leibnitz qui laisse bien loin derrière elle les doctrines diverses qui l'ont précédée. A coup sûr, il s'en est inspiré, mais il les a dépassées sous l'inspiration d'un spiritualisme dont l'école cartésienne n'a eu ni la notion, ni même le pressentiment. N'avions-nous pas raison de dire, en commençant l'étude de ce beau système, que sur les nobles pages qui nous le font connaître, semble passer le souffle d'en-haut, sous lequel se sont sentis frissonner les philosophes, les spirites, les théosophes qui, à l'heure qu'il est, proclament hautement les vérités divines qu'a pressenties le grand, le précurseur Leibnitz ?

Ce n'est point que de nombreuses critiques ne lui aient été adressées, et que n'y aient été signalées d'assez graves contradictions. Ce système, dit E. Saisset, l'un des plus riches que nous ait jamais présentés un philosophe quelconque, soit ancien, soit moderne, le plus vaste qu'aucune intelligence d'homme ait jamais conçu, pour aussi merveilleux qu'il soit, est-il autre chose qu'un système ? Dieu envisagé comme la Monade suprême dont toutes les

monades finies, sont des fulgurations successives, est-ce là une conception entièrement exempte d'erreur ? Etant donné que Dieu soit la force absolue, puis-je concevoir cette force autrement qu'en action continue ? N'est-il pas de l'essence d'une force de se développer sans cesse, et alors que devient la notion de l'Être tout parfait, immuable et se suffisant à lui-même ?

Et puis encore, ces monades qui émanent sans cesse du Créateur, chacune renfermant en elle le germe de tous ses développements, ne semblent-elles pas être soumises à une sorte de fatalisme ?

Alors que Leibnitz considérait l'univers comme un système de forces associées, évoluant sur l'échelle d'un progrès continu, il avait donc oublié cette autre déclaration suivant laquelle toute monade est un être solitaire tirant tout de soi, mais incapable d'agir hors de soi.

La cause de cette contradiction chez Leibnitz, provenait sans doute des difficultés inhérentes au problème de l'union de l'âme et du corps dont il comprend si peu la nature, qu'il est contraint de faire appel à l'extraordinaire et dangereuse doctrine de l'harmonie préétablie qu'il ne pouvait accepter cependant qu'à la condition de renoncer au libre arbitre et de devenir un peu fataliste, lui aussi, comme Spinoza, auquel il reproche cette déplorable abdication de toute liberté.

Puis vient une autre question contre laquelle trébuche notre philosophe, celle du mal physique, c'est-à-dire de la souffrance, problème redoutable que Leibnitz appelle un labyrinthe où la raison risque de s'égarer. Comment comprendre, en effet, qu'un Dieu bon se montre pour ses créatures si avare de félicités, en même temps que si prodigue de douleurs et que malgré sa justice, il confonde les bons et les méchants, sous une même loi rigoureuse, non exempte de partialité ?

A tous ces problèmes, à ce dernier surtout, Leibnitz n'échappe — et encore leur échappe-t-il ? — que par l'emploi de toutes les ressources de sa science universelle qu'il met au service de ses calculs touchant la quantité de bien dans le monde, comparée à celle du mal et qui, selon lui, démontrent — un peu artificiellement, à la vérité — que le résultat de cette comparaison tourne finalement à l'avantage de la justice et de la bonté de Dieu... témoignage insuffisant pour l'acceptation duquel, il ne fallait rien moins, en vue de la justification de cette doctrine systématiquement optimiste, que ses attestations répétées concernant l'immortalité finale de tous les êtres.

Et encore, ses commentateurs sont-ils satisfaits ? Médiocrement ; si bien que, l'un d'eux, déjà cité, E. Saissset, poursuivant ses objections, lui reproche en dernier lieu d'avoir avoué que l'étendue et le mouvement dont il ne semble pas tenir un compte suffisant et en dehors desquels sont ses monades immobiles, passives et enfermées en elles-mêmes, d'avoir avoué, disons-nous, que ces phénomènes n'ont rien d'absolu, ne sont même que de simples apparences

fugitives, pareilles aux couleurs de l'arc-en-ciel !... Déclaration imprudente dont se scandalise son critique : — Dites donc le mot, ô grand philosophe, et avouez que ce sont de pures illusions ! Or, déjà, à vous en croire, l'influence que les âmes croient exercer sur les corps est une autre illusion. Nous habitons donc un monde d'illusions... et qui nous assure que le Dieu que nous nous représentons comme le centre vivant et actif de ce monde, n'est pas, lui aussi, une illusion comme tout le reste — ou, en d'autres termes, une abstraction mathématique !

Voilà donc le terme où nous conduisent, par des chemins différents, Descartes et Malebranche, Newton et Leibnitz. L'un nous présente ses tourbillons, l'autre ses monades, l'un affirme que l'espace est à peu près vide de matière, l'autre que l'espace en est rempli jusqu'aux bords ; l'un se déclare mécaniste, l'autre dynamiste. Ils n'ont peut-être tous qu'un trait commun, c'est d'habiter le pays des chimères.

Descartes nous parle d'un Dieu dont la Toute-Puissance est tellement absolue, qu'elle crée à son gré, non seulement les êtres, mais les vérités elles-mêmes. Point du tout, dit Malebranche, la volonté de Dieu est réglée par sa sagesse. Voici Newton qui se représente son Dieu comme répandu dans la durée et dans l'espace et bornant sa fécondité dérisoire à disperser, à travers les champs infinis de l'immensité, quelques atomes fragiles qui peuvent s'y dissoudre à tout instant. Leibnitz proteste à son tour, et soutient que Dieu est en dehors et au-dessus de l'espace et que, sans tomber dans le temps, il remplit les espaces et les siècles des fulgurations de son inépuisable foyer...

Quel amas de pensées contradictoires ! conclut notre critique. Pourquoi donc, en métaphysique, les systèmes succèdent-ils aux systèmes, sans que jamais rien puisse durer ni s'établir ? A quoi servent ces mouvements qui agitent la pensée sans la faire avancer d'un pas ?

Sont-ce là des doutes isolés ? Non certes ; ils ont été formulés par les plus grands esprits, tels que Voltaire, Reid, Locke, Hume et Kant, particulièrement.

D'où vient, demande ce dernier, non sans une certaine ironie, que la philosophie, depuis deux mille ans, erre ainsi à l'aventure, à la merci de ces rêveries stériles et changeantes, qu'on appelle des systèmes, si bien qu'un philosophe ne peut croire qu'il a raison, sans condamner tous ceux qui l'ont précédé, de telle sorte que l'œuvre, incessamment reprise dans son entier, n'en est pas moins toujours à reprendre ?...

Arrêtons-nous quelques instants à ce Kant qui parle si bien. Est-ce lui qui nous sortira de l'impasse ? Hélas, non. Il y a deux hommes dans l'illustre philosophe de Königsberg, un moraliste-dogmatique et un métaphysicien, sorte d'automate étrange qui, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, refit tous les jours les mêmes mouvements, toujours à la même heure et qui, en dépit de,

la profondeur de son esprit et l'infatigable âpreté de ses recherches, aboutit à un tel scepticisme, qu'il ne trouva d'autre preuve de l'existence de Dieu que le besoin qu'en a l'homme, pour donner quelque appui à la morale ! Tel fut le Dieu imaginaire, le Dieu, simple « postulat » de cet étrange philosophe si stérile dans sa profondeur, si abstrait dans sa métaphysique.

— Je n'ai aucune notion précise à ce sujet, répondit-il, sur son lit de mort, à un ami qui lui demandait ce qu'il pensait de la vie future. Et quelle autre réponse eût-il pu faire ? Kant, dont la pensée hardie avait soulevé toutes les questions, n'en avait résolu aucune. Il n'avait compris ni Dieu, ni l'âme humaine, ni la nature. Et c'est en définitive à ce doute décourageant qu'aboutit fatalement toute philosophie abstraite, c'est-à-dire chimérique.

Nous n'avons donc rien à demander à Kant, sinon de nous conduire à l'idéalisme de Fichte, d'où sont sortis les deux philosophes panthéistes, Schelling d'abord, Hegel ensuite.

Et vraiment, vaut-il bien la peine de nous arrêter devant ces noms-là ? L'unique objectif de cette étude est de demander à chacun des philosophes quel Dieu il a cru reconnaître dans ce monde mystérieux qui nous entoure, dans cet infini qui nous oppresse, et voilà que ceux que nous aurions pu interroger encore, ne nous répondront, nous le savons d'avance..., que par des formules algébriques.

C'est avec le plus grand sérieux que Fichte nous fait la déclaration suivante : $A=A$ et c'est pour cette raison transcendante, que $MOI=MOI...$ et c'est de cette équation inattendue dont le besoin vraiment ne se faisant nullement sentir, c'est de ce « principe de l'identité — c'est le nom qu'il lui donne — que notre extraordinaire philosophe tire non seulement la nature, mais encore Dieu qui ne sont, nous assure-t-il, que des « développements du moi ». Le moi seul est principe, poursuit-il avec sérénité, « expliquant tout, posant tout, créant tout, s'expliquant, se créant lui-même ! »

Que signifie ce logographe ? Qu'y a-t-il à dire après de semblables choses, sinon à répéter, avec E. Saisset : nous ne savons ici ce que nous devons admirer le plus, soit de l'excès d'extravagance où peut s'emporter l'esprit humain, soit de l'étonnante fécondité de ses ressources. Tout à l'heure, Fichte doutait de tout, maintenant il se vante, non seulement de connaître la nature, mais de la créer, que dis-je ? il se vante de créer Dieu.

Passons. Laissons là Fichte avec ce qu'il appelle son « idéalisme subjectif absolu », et voyons ce que va nous dire Schelling.

Schelling a commencé sa carrière philosophique par accepter le système de Fichte, comme ce dernier avait plus ou moins adopté celui de Kant ; mais il ne tarda pas à comprendre que la philosophie manquait d'air et d'espace dans le cercle étroit où l'avait enfermée son prédécesseur. Il s'agissait donc, pour ouvrir une porte sur la nature, de sortir de ce MOI absorbant qui, pour

Fichte, résumait toute chose, c'est-à-dire étudier les dualités que constituent les termes sujet et objet, pensées et choses matérielles, ou bien encore nature et humanité.

Que le lecteur se rassure ; nous ne le suivrons pas dans ses déductions interminables. Contentons-nous de ses conclusions que nous résumons comme suit : La nature étant pénétrée d'intelligence est parente de l'humanité. Toutes deux obéissent à des lois qui leur sont propres. Ce qui les distingue, c'est que la nature est inconsciente de leur objet, tandis que l'humanité a conscience des siennes.

En d'autres termes, poursuit notre philosophe qui semble se rendre compte de l'obscurité de ses propos, en d'autres termes, il y a de l'être dans la pensée, de l'idéal dans le réel, comme il y a également de la pensée dans l'être et du réel dans l'idéal.

Ici, domine la pensée, là-bas domine l'être ; mais au fond la pensée et l'être sont inséparables. Il y a donc un principe commun qui se développe, tantôt sans conscience, et tantôt avec conscience de soi-même...

Eh bien, ce principe commun n'est autre chose que le Dieu de Schelling. Rien de plus simple, comme vous le voyez, que de se créer un Dieu là-bas, de l'autre côté du Rhin.

Cette explication vous paraît-elle quelque peu nuageuse ? Qu'à cela ne tienne, Schelling va éclairer sa lanterne et s'exprimer en termes plus compréhensibles. Suivez son raisonnement. L'ensemble des êtres compose une échelle continue où chaque forme de l'existence conduit à une forme supérieure. Dans la nature, circule un large courant de pensée. Toutefois, cette pensée n'arrive pas du premier coup à son être. Tout d'abord obscure, elle s'éclaircit par degrés, se replie sur soi, se réfléchit, se possède et finit par se connaître. « La nature sommeille dans la plante, rêve dans l'animal et se réveille dans l'homme. »

Ce développement merveilleux est ce que les Allemands appellent le progrès ou *processus* de l'être, et c'est cette découverte qu'ils attribuent exclusivement à Schelling, oubliant que Leibnitz, avant lui, et qu'Aristote, deux mille ans avant Leibnitz, avaient eux aussi conçu la nature comme une série de formes homogènes qui s'élèvent progressivement à la perfection.

L'évolution de la philosophie allemande ne pouvait s'arrêter à Schelling. Elle devait avancer d'un pas, et ce pas, c'est Hegel qui l'a fait. Mais dans quelles conditions étranges ! Rien ne paraît plus extraordinaire que ce système. Non seulement il pousse plus loin que ne l'avait fait Schelling le principe déjà passablement équivoque de l'identité absolue de la pensée et de l'être, mais il lui attribue une loi qui est le renversement de toutes les idées reçues ; savoir que les contradictoires sont identiques : l'être identique au

néant, le fini à l'infini, la lumière aux ténèbres.... bref, une loi qui, en tout, découvre l'unité sous la contradiction, l'identité sous la différence.

Pour Hegel donc, la pensée et l'être c'est tout un. A quoi bon, dès lors, deux mots pour exprimer la même chose. Ne disons donc plus ni la pensée, ni l'être, disons simplement l'idée — et cette idée, vous ne vous doutez pas bien sûr de ce qu'elle pourrait être... Eh bien, c'est le Dieu de Hegel.

Etonnante fabrique de dieux que cette Allemagne — patrie séculaire et prédestinée des paradoxes, des abstractions et de la métaphysique. Après la découverte de ce dieu, de fantaisie, plus rien ne pouvait arrêter notre philosophe. Aussi, est-ce d'un ton péremptoire qu'il fait les déclarations suivantes : Le développement de l'idée, voilà la réalité ; la connaissance de ce développement, voilà la science. La science de l'être s'appelle la logique et c'est ainsi que se confondent la logique et la métaphysique.

Et si d'aventure vous lui demandez : quelles sont les lois de l'idée ; de quelle source proviennent-elles ? C'est avec autorité qu'il vous répondra ceci : « Les lois de l'idée se déduisent toutes d'une loi unique, fondamentale, à savoir la « loi de l'identité des contradictions ». Comment, pourquoi ? Par la raison que ces contradictions sont partout. Ce sont elles qui constituent les choses. Les lois de la mécanique, de la chimie, de la physiologie se résolvent dans une série d'oppositions et de contradictions qui se détruisent réciproquement et nécessairement. L'idée qui s'ignorait et se niait dans la nature, retourne à soi pour devenir esprit, et c'est là ce que j'appelle la *Philosophie de l'esprit*.

Les religions, les arts, les systèmes, les institutions sociales ne sont que les phases de cette évolution que règle une inflexible géométrie ! L'histoire de l'humanité réfléchit celle de Dieu. C'est une logique vivante, c'est Dieu qui se réalise, qui, parti de soi, revient à soi, refermant ainsi le cercle infini et éternel. »

Cette explication vous suffit-elle ?

Pour notre part, nous répondons par la négative, et c'est avec conviction que nous répétons avec le critique déjà cité : « Etrange chose vraiment que cette théodicée où, à la place des attributs sublimes de la justice éternelle, de la divine bonté, de la beauté suprême, l'on ne trouve qu'une sèche énumération d'idées abstraites : l'être, le néant, la qualité, la quantité, la mesure, la différence, l'identité — phraséologie stérile et rebutante, qui ajoute, à la monotonie de notions toujours indéterminées, l'insupportable uniformité de procédé qui oppose sans cesse l'être, son contraire et leur identité, en vertu de la loi d'une éternelle trichotomie.

Qu'est-ce à dire, en somme, sinon que les abstractions et la loi qui les enchaîne constituent pour Hegel l'absolue réalité des choses ? Or, y a-t-il une

abstraction plus indéterminée, plus vide que celle de cet « être » métaphysique dont notre philosophe a la prétention de tout faire sortir ? L'on dirait vraiment que, par une sorte de gageure, l'auteur de la *Logique* a voulu accumuler, ici, tous les sujets de défiance et d'étonnement. Est-ce trop dire quand nous l'entendons affirmer qu'il va tirer d'une abstraction, la réalité... et comment, s'il vous plaît ? par l'intermédiaire de l'idée la plus vide de toutes : celle du néant !

L'idée confondue avec l'être, l'être avec le néant, le concret surgissant de l'abstrait, la contradiction placée à l'origine des choses — voilà l'épreuve à laquelle Hegel ne craint pas de soumettre notre bon sens le plus élémentaire, sans parler de notre patience (1).

Combien d'autres récriminations ont été formulées par tels et tels critiques dont l'un d'eux, pour n'en citer qu'un seul, qui, du reste, résume l'impression générale des autres, conclut en ces termes : « Quel est, en somme, dit M. A. Ott, le fruit de cette philosophie d'Outre-Rhin vantée par de si nombreux admirateurs ? Eh bien tranchons le mot, ce résultat n'est autre que la confusion universelle. Toutes les théories, toutes les doctrines, tous les systèmes qui, depuis Kant, se sont élevés en Allemagne, se sont mêlés et amalgamés dans une logomachie sans nom. Les idées ont perdu leur valeur, les mots ont perdu leur sens ; on se parle sans s'entendre et c'est en vain que chacun espère faire taire les autres en criant plus fort qu'eux. Toutes choses sont remises en question et du choc des opinions contradictoires, il résulte que nulle conviction générale ne peut s'établir et qu'il ne reste en partage au public, que le doute et l'incertitude, parce que la confusion, parce que l'anarchie intellectuelle que l'on constate ne semblent être que le dernier terme d'un travail qui n'a pu aboutir, que le désordre qui naît de doctrines fausses et insuffisantes. Les profanes non initiés au jargon désormais consacré chercheraient vainement à se retrouver dans cette algèbre indéchiffrable, dans ces controverses ténébreuses qui ne roulent plus que sur l'être, le non-être, le fond, les puissances, le rapport à soi, le pour soi, l'avant soi, la séparation de soi... et autres catégories non moins abstraites que fantasmatiques, dans lesquelles s'est enlisée la philosophie allemande « qui porte la mort dans son sein ».

Laissons donc cela, puisqu'il ne nous reste plus qu'à constater que ce

(1) L'on raconte que, sur son lit de mort, Hegel, jetant un coup d'œil rétrospectif sur sa vie et ses œuvres, aurait dit, un jour : « Il n'y a qu'un seul de mes disciples qui m'ait compris... Puis, après un silence et se retournant contre la muraille, ajouta, à demi-voix, et encore celui-là ne m'a pas compris davantage. »

Eh bien, vrai, n'en déplaise à l'illustre philosophe, nous comprenons l'état d'esprit de ses disciples.

Dieu que nous cherchons, ne ressemble en aucune sorte à celui que nous offre cette philosophie qui n'est vraiment, comme on l'a dit, que « la plus extravagante des chimères ».

Le malheur est que nous la retrouvons un peu partout, cette notion chimérique. Sans parler du Dieu substance de l'athée Spinoza, dit M. E. Vacherot, du Dieu Nature de l'athée Goethe, du Dieu postulat de l'athée Kant, du Dieu énigmatique de l'athée Fichte, du Dieu sujet-objet de l'athée Schelling, pas plus que du Dieu Idée de l'athée Hegel, ni de tant d'autres encore non moins vagues et indéterminés... combien le Dieu du Symbole de Nicée ne diffère-t-il pas du Dieu de la Bible et même, à y regarder de près, le Dieu de Malebranche et de Fénelon est-il exactement le même que celui de Bossuet ? Non, tous ces Dieux diffèrent ou ne se ressemblent que par leur inconsistance, mais il faut bien avouer que nul n'égale le néant des Dèités allemandes.

Certes, nous n'avons nullement l'intention de ridiculiser tous ces grands esprits d'Outre-Rhin qui ont pensé, qui ont cherché et ont sondé tant de mystères psychologiques ; mais qu'il nous soit permis de constater à quelles conceptions étranges arrive parfois la pensée humaine, alors qu'elle se cantonne dans tel système aventureux, et s'imagine, surtout, paraître d'autant plus profonde qu'elle s'enveloppe dans les nuages d'une métaphysique qui s'obstine à ne s'exprimer qu'en un langage incompréhensible.

Les philosophes allemands semblent ignorer le danger qu'offrent d'aussi bizarres procédés. Ils ne paraissent pas se douter que l'esprit s'hypnotise en certains milieux délétères et devient incapable de discerner où s'arrête la réalité et où commence la fantaisie. La raison ainsi dévoyée, peut contracter une sorte de « daltonisme intellectuel » analogue à celui dont certains yeux sont affectés. Alors que ceux-ci ne voient plus le rouge et confondent les couleurs, celle-là perd la notion de la saine et normale lucidité philosophique, et c'est sous cette influence morbide que nous voyons tant de penseurs s'abandonner à ces excentricités spéciales que semblent favoriser les brumes de la Germanie.

En parcourant, comme nous venons de le faire, cet étrange musée où tant de Dèités diverses s'alignent dans les vitrines, voilà que nous revient à la mémoire le mot sarcastique de Voltaire : « S'il est vrai, ainsi que l'affirme la Genèse, que Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, il faut avouer que l'homme le lui a bien rendu. » — Oui, certes, il le lui a rendu, ainsi qu'en témoigne cet anthropomorphisme obstiné, fatal et dégradant qui a rendu inadmissibles tant de théogonies anciennes et tant de modernes théodicées.

Cherchons donc ailleurs ce Dieu que nous n'avons pu rencontrer jusqu'ici.

(à suivre.)

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

sur l'évolution de l'idée religieuse (Suite)

IV

LE CHRISTIANISME

Pendant que l'Empire romain s'effondrait sous le poids de sa corruption, de ses lâchetés et de ses crimes, des hordes immenses de peuples venus de l'Asie et du nord de l'Europe avançaient lentement pour achever sa destruction.

Arrêtés au début par des légions restées courageuses et fidèles, elles avaient bientôt repris leur course et, se poussant les unes, les autres, elles avaient parcouru sans résistance les diverses provinces de l'Empire, pillant, brûlant, détruisant tout : et lorsqu'elles avaient eu tout détruit, elles s'étaient arrêtées sur les ruines qu'elles avaient faites.

L'ancien monde n'existait plus ; la féodalité allait naître. Les grandes invasions commencées au III^e siècle, vers 250, ne finissent qu'au V^e, lorsqu'en 476, Odoacre, roi des Hérules, mis fin à l'Empire d'Occident.

Après ce terrible cataclysme, une nuit profonde couvre l'Europe. Les villes ont été en partie détruites : les campagnes ravagées ne donnent plus de récoltes ; la famine et la peste déciment les populations ; les monuments et les temples ont été dévastés, et les grandes œuvres des écrivains de la Grèce et du siècle d'Auguste, ont disparu. La force, dans ce qu'elle a de plus brutal et de plus cruel règne partout ; et les citoyens romains, après avoir été les esclaves des Empereurs, sont devenus les esclaves des Barbares qu'ils ont, pendant si longtemps, fait descendre dans le Cirque, pour leur servir de sanglants jouets.

Les peuples, comme les individus, sont assujettis à la grande Loi de la Réparation, à la Loi du Karma qui plane souveraine au-dessus de toutes les actions humaines, que ces actions soient individuelles ou collectives.

Obéissant à des lois qui nous sont inconnues, il est probable que les Esprits se réincarnent dans le groupe humain où ils ont déjà vécu, où ils ont travaillé, où ils ont aimé, où ils ont souffert. En arrivant sur la terre pour continuer leur tâche, ils retrouvent des mœurs plus ou moins épurées, des conditions de vie plus ou moins faciles, un état social plus ou moins régulier ou en proie au désordre. Cet état social a été lentement préparé par les générations auxquelles ils ont appartenu ; et quelque infime qu'ait été leur influence, quelque effacé qu'ait été le rôle qu'ils ont joué autrefois, ils n'en ont pas moins leur petite part de responsabilité, et ils bénéficient du bien qu'ils ont contribué à préparer, comme ils supportent les conséquences du mal qu'ils ont contribué à faire naître.

Quand les hommes connaîtront cette loi ils comprendront que la solida-

rité la plus complète les unit, que le bonheur individuel dépend absolument du bonheur de tous et que ce n'est qu'en travaillant constamment au bonheur général, qu'ils pourront assurer par eux-mêmes, le calme et la tranquillité d'âme nécessaires à leur évolution dans les vies à venir.

A côté des ruines matérielles et des souffrances physiques qui furent la conséquence des invasions, il y eût des ruines bien plus graves. Toutes les idées morales avaient disparu. Les descendants affinés des Grecs et des Romains qui avaient abandonné les poétiques dieux de l'Olympe, ne pouvaient accepter les grossières divinités des Barbares. Les générations de ces époques maudites n'ont plus aucune foi, aucune croyance pour soulager leur misère et leur douleur. Aucune digue n'existe plus pour s'opposer au débordement de toutes les passions bestiales que l'homme — surtout l'homme primitif, — porte toujours en lui.

Que va devenir l'humanité en présence de cette ruine de l'idéal et de ce retour violent à la matière ?

Que vont devenir la civilisation et ce grand labeur, intellectuel transmis par les âges passés ?

Que vont devenir enfin les antiques croyances religieuses toujours indispensables à l'évolution humaine ?

C'est alors que paraît le Christ.

Je dirai peu de mots de cette grande figure divine qui illumine les siècles. Des milliers de volumes ont été écrits sur Jésus. Les assertions les plus bizarres, les plus contradictoires ont été émises sur son compte. On n'est d'accord ni sur la date de sa naissance, ni sur celle de sa mort. Alors que les uns le font naître au commencement de notre ère, d'autres le font naître 105 ans avant. Il mourut à 33 ans, disent les Evangiles ; à 50 ans, disent certains pères de l'Eglise. Bossuet lui-même, dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*, déclare « qu'on ne connaît pas exactement l'année où Jésus vint au monde, mais que l'on convient que sa vraie naissance devance de quelques années, notre ère vulgaire ».

Il est certain que les écrivains de cette époque, même les écrivains juifs comme Philon et Flavien Josèphe, ne parlent pas du Christ ; et Plutarque, qui a composé un *Traité de Morale*, ne dit rien des Evangiles, qui, par conséquent, ne devaient guère être connus à l'époque de la mort de l'historien-moraliste arrivée vers l'an 120 de notre ère.

S'appuyant sur ces faits, certains auteurs prétendent que le Christs n'a jamais existé, et que les Evangiles qui relatent sa vie n'ont fait que rééditer la vieille légende de Bouddah. Même naissance extraordinaire, même genre de vie, mêmes préceptes, parfois mêmes miracles.

C'est possible : et si on remonte à la légende de Christna, on rencontre de bien plus grandes similitudes. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

On peut très bien admettre que les disciples de Jésus, et après eux les auteurs des Evangiles, aient voulu, pour frapper les imaginations, entourer

la mémoire de leur maître de faits prodigieux, et qu'ils aient pris une partie de ces faits dans les légendes de l'Inde. Mais ces récits ne prouvent nullement que le Christ n'a pas existé ; et si on nie son existence, il devient bien difficile d'expliquer ce mouvement extraordinaire qui s'est fait autour de son nom, et qui, — il faut bien le reconnaître, — a complètement bouleversé le monde.

Quant aux Evangiles qui donnent le récit de sa vie, il est bien certain que ce n'est qu'avec une grande circonspection, qu'on doit accepter ce qu'ils renferment. On en comptait une quarantaine dans les premiers siècles, et ceux qu'on nous a conservés, furent très probablement écrits plus de cent ans après la mort du Christ. Aussi, autour de ces livres, et depuis leur apparition, se sont élevées des disputes et des controverses qui, de nos jours même, se continuent en Sorbonne. — Disputes puériles, controverses stériles qui ne prouvent rien et ne peuvent aboutir à aucun résultat : les uns acceptant les yeux fermés tout ce qui s'y trouve ; les autres cherchant à prouver, — et cela leur est facile, — toutes les erreurs et toutes les contradictions dont ils sont remplis.

Ceux qui n'accordent pas au Christ une puissance médianimique des plus considérables se moqueront toujours de ce qu'on appelle les miracles : et la critique rationaliste aura toujours beau jeu à faire ressortir la puérilité et parfois même la fausseté, au point de vue moral, de certaines paraboles attribuées au Maître.

On pourra recommencer après Voltaire, — mais certainement avec moins d'esprit, — toutes sortes de plaisanteries sur la naissance du Christ, sur les miracles, et sur les principaux actes de sa vie, tels qu'ils sont racontés. Tout cela a été dit et redit, et ne doit plus retenir l'attention d'un homme sérieux.

Il ne faut pas oublier, en effet, que les Evangiles écrits si longtemps après la mort de Jésus, ne peuvent être que la compilation de tous les récits, de toutes les traditions, de toutes les légendes qui avaient cours à cette époque incertaine, où nous plaçons le commencement de notre ère ; que ces écrits ont été remaniés en 384 par Saint-Jérôme sur l'ordre du pape Damase, et qu'enfin une nouvelle traduction et un nouveau travail d'élimination, ont été faits sous Sixte-Quint.

Les idées particulières des commentateurs et des divers traducteurs sont venues encore renchérir sur les premiers récits, dûs à des imaginations orientales, et les paroles du Christ ne nous sont parvenues pour la plupart que tronquées et défigurées : quelques-unes même n'ont certainement jamais été prononcées par lui.

Cette âme si élevée, cette intelligence si au-dessus de notre humanité, n'a rien pu dire de contraire à la véritable morale, à la morale éternelle, et nous ne devons garder, de toutes les instructions qu'on lui prête, que ce qui est d'accord avec notre conscience et avec notre raison.

Laissant donc de côté toutes les critiques si faciles des petits détails des origines du Christianisme, il ne faut retenir qu'un fait, fait des plus considérables, et qui plonge dans l'étonnement le plus profond, tous ceux qui l'ont étudié.

.....
Que s'est-il passé, en effet ?

Quelques années avant ou après l'ère que nous avons adoptée, sous le règne d'Auguste ou de Tibère, un homme naît en Palestine : cet homme, fils d'un pauvre artisan, parcourt pendant quelques mois les villes et les villages de ce petit pays ; il parle à la foule, le plus souvent par paraboles, dans les rues, dans les carrefours, sur les routes ; ses paroles sont recueillies par des hommes du peuple obscurs et illettrés ; elles sont répétées de proche en proche et, dans un temps relativement court, elles vont changer la face du monde, en transformant complètement la mentalité des peuples.

Voilà le fait bien certain, bien simple, dégagé de toute espèce d'exagération, tel qu'il se présente à l'esprit impartial.

Et ce qui rend ce fait encore plus extraordinaire, c'est que ces paroles murmurées dans les vallées du Jourdain, par quelques pauvres Juifs, ces maximes, ces règles de morale et de conduite qui vont bientôt être dans toutes les bouches, sont en opposition absolue avec les croyances, avec les mœurs, avec les conceptions de la vie, avec toutes les idées qui étaient admises à cette époque.

A la cruauté, à la barbarie, à la corruption, au matérialisme de l'Empire romain et des Barbares, elles opposent la douceur, la bonté, la charité, l'espérance d'une vie future où chacun sera récompensé suivant ses œuvres ; et au-dessus de tout, elle place un sentiment absolument inconnu jusqu'alors, elle place l'Amour : « Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres ; et vous devez vous aimer les uns les autres, parce que vous êtes tous frères, tous fils d'un même Père, qui est dans les Cieux ».

Jamais de semblables paroles n'avaient été entendues : elles résument toute la morale ; elles ont traversé et elles traverseront les siècles toujours répétées, trop rarement comprises ; aujourd'hui encore nous ne faisons que les balbutier.

Le Christ avait terminé sa mission ; elle avait duré trois ans à peine ; et c'est après sa mort qu'on va voir se produire dans les esprits un mouvement des plus étonnants, et se succéder une série de faits extraordinaires, tels que l'histoire n'en avait jamais enregistrés. Et ces faits, — qu'il est bien difficile de mettre sur le compte du hasard, — ne peuvent s'expliquer que si on admet que l'humanité est dirigée dans sa marche en avant par des intelligences invisibles qui, à l'heure marquée, suscitent des hommes et font naître des événements destinés à pousser les peuples sur la route qu'ils doivent suivre.

Après la mort du Christ, ses disciples se séparèrent pour porter au loin la bonne nouvelle.

D'où venaient ces hommes qui allaient être chargés d'une aussi grande mission ?

Ces hommes étaient des petits, des humbles, des simples, sans aucune instruction : Jésus les avait pris dans le peuple, et pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, il avait pris des pauvres. Parmi tous ceux qui voulaient le suivre, il en choisit douze, qui reçurent le nom d'apôtres (ceux qu'on envoie au loin). C'est à ces douze, que Jésus donna cet enseignement secret dont parlent les Evangiles, et qui devait élever à un si haut degré, leur cœur et leur âme.

C'est à eux qu'il communiqua cette puissance mystérieuse qui attire et qui entraîne irrésistiblement ; c'est à eux qu'il donna cette force morale extraordinaire qui devait les mettre au-dessus de toutes les privations et de toutes les souffrances, et qui devait leur faire entrevoir le martyre avec joie, lorsque ce martyre allait attester leur foi inébranlable dans les enseignements qu'ils avaient pour mission de répandre dans le monde.

Le maître leur avait dit qu'il serait toujours avec eux ; il est probable, comme le disent les Evangiles, qu'il leur était apparu dans plusieurs circonstances, et ils partirent pleins de confiance et de foi.

Les disciples qu'ils faisaient en parcourant les villes et les villages amenaient à leur tour de nouveaux prosélytes ; et l'on vit peu à peu, et dans tous les pays, des hommes parcourir les routes, un bâton à la main, répétant les paroles de Jésus, parlant, en véritables inspirés, de l'amour fraternel, et d'un Dieu Père et Créateur de tous, qu'on devait adorer en Esprit.

Partout on trouve des traces du passage des apôtres ou de leurs disciples : dès les premiers siècles, ils allèrent dans le nord de l'Afrique, en Ethiopie, en Asie-Mineure, dans l'Arménie, dans l'Inde, en Perse, en Grèce, à Rome. « Sans aucune apparence de secours humain, dit Bossuet, les apôtres se partagèrent le monde pour le conquérir, et eux, si petits et si humbles, ont prévalu à tous les Empereurs et à tout l'Empire ».

Le critique rationaliste, n'admet pas les récits qui ont été faits sur la mission accomplie par les apôtres. Il est certain que ces récits ne reposent pas sur une base historique inébranlable. Mais ce que la critique ne peut pas nier, c'est l'expansion considérable de l'idée chrétienne dès les premiers siècles ; et si cette expansion ne fut pas le fait des apôtres et de leurs successeurs, il reste à chercher comment elle se produisit.

Parmi ces inspirés qui allaient consacrer leur vie à la diffusion des doctrines du Christ, le plus grand de tous fut Paul, l'apôtre des Gentils. Sa vie fut des plus extraordinaires. Il était né à Tarse, en Cilicie, vers l'an 10 ou 12 de notre ère, et avait été élevé à Jérusalem dans des doctrines du plus pur Judaïsme. Ennemi acharné des disciples du Christ, il se rendait un jour à Damas, sur l'ordre du chef de la synagogue, pour rechercher et emprisonner les sectateurs de la foi nouvelle.

Tout à coup, sur la route, il eût une vision. Un grand nuage l'enveloppa, et il entendit sortir du nuage une voix qui lui disait : « Pourquoi me persé-

cutes-tu ? Je suis Jésus : lève-toi ; va dans la ville et on te dira ce que tu as à faire. » Quelques jours après, Paul, baptisé, devenait le propagateur le plus illustre de l'idée chrétienne.

Ce récit fait par Paul est-il vrai ? Il est difficile d'en douter. La vie entière de l'apôtre, s'élève contre l'idée d'un mensonge, et nous nous trouvons alors en présence de deux explications.

L'une nous est donnée par la critique rationaliste qui nie absolument toute intervention surnaturelle et qui nous dit qu'il n'y a là qu'un fait d'hallucination très ordinaire, causée par un soleil ardent et par la fatigue de la route ; une sorte de crise mentale consécutive, à un transport au cerveau. La croyance à une vision réelle est absurde.

Cette solution de la question est simple ; mais elle ne peut satisfaire ceux qui cherchent dans les mots une certaine précision.

On peut se demander, en effet, comment un accès de fièvre chaude, suivi d'une hallucination, a pu déterminer dans le cerveau de Paul, un désordre tel, que l'hallucination, qui ne devait être que passagère, ait subsisté pendant toute sa vie ; et cette personnalité seconde, — comme on dit à la Salpêtrière, — se produisant tout d'un coup et annihilant complètement et pour toujours la personnalité n° 1, laisse l'esprit dans une incertitude des plus complètes.

Les malades atteints de délire, qui ne reviennent pas un jour ou l'autre à leur état normal, restent fous : et ce serait alors le cas de Paul.

Cette explication est inadmissible.

Pendant toute sa vie d'abnégation et de sacrifices, dans toutes ses lettres, dans toutes ses prédications d'un ordre si élevé, Paul a surabondamment prouvé qu'il avait toujours joui de sa pleine et haute raison ; et son grand esprit n'a jamais été voilé.

La seconde explication consiste à dire que Paul, appelé à jouer un rôle si considérable dans l'établissement du Christianisme, a été l'objet d'une communication directe faite soit par le Christ lui-même, soit par un des esprits supérieurs qui étaient avec lui. Il ne faut pas oublier, du reste, que des apparitions semblables avaient déjà eu lieu, et que certains apôtres affirment avoir vu leur Maître dans son corps actuel.

En dehors de ces deux explications que chacun accepte ou rejette, suivant ses idées, le penseur doit se demander quels ont été les motifs qui ont pu déterminer Paul à se mettre à la tête de ce mouvement qui commençait à peine à se dessiner.

Le Christ venait de mourir. Ses apôtres, surtout Pierre, Jean et Jacques, réunissaient quelques hommes du peuple dans de petits conciliabules, le plus souvent secrets, où ils leur parlaient des instructions de leur Maître, et de sa résurrection. Ils restaient du reste attachés à toutes les pratiques juives, et ne cherchaient pas à s'insurger ouvertement contre l'ancienne Loi. Mais ils n'en étaient pas moins méprisés par les chefs religieux auxquels

leurs idées commençaient à porter ombrage, par les Pharisiens, rigides observateurs du culte, et par les Sadducéens, les matérialistes de l'époque.

Paul qui était un Pharisien, n'avait certainement jamais assisté aux réunions présidées par les disciples, et il n'avait pu être entraîné par la chaleur de leur parole.

Il ne faut pas oublier, en outre, que Paul, qui était probablement absent de Jérusalem pendant les quelques mois que dura la mission du Christ, n'avait pas connu le nouveau Messie : il ne l'avait jamais vu et n'avait pu, par conséquent, ainsi que nous le disons aujourd'hui, être suggestionné, ou halluciné comme on prétend que l'avaient été les apôtres.

Comment donc s'expliquer sa conversion subite ? Comment s'expliquer cette renonciation brusque à toutes ses idées, son abandon de tous ses intérêts ? sa séparation radicale de ses parents et de ses amis ? Il savait en outre qu'il risquait sa vie, et le supplice de Saint-Etienne, lui avait prouvé que le peuple n'était pas tendre pour ceux qui avaient des visions et qui prêchaient publiquement les nouvelles doctrines.

A la fin du beau discours qu'il avait prononcé pour sa défense, Etienne plein de l'Esprit-Saint et les yeux tournés vers le ciel, s'était écrié : « Voici, je vois les Cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Alors les Juifs poussant de grands cris, se bouchèrent les oreilles ; ils se jetèrent tous ensemble sur lui, l'entraînèrent hors de la ville, et le lapidèrent (Actes des Apôtres, Ch. VII, § 54 et suivants).

Enfin on peut se demander encore où Paul avait appris ces grands principes de morale qui remplissent toutes ses épîtres. Sans doute ces principes avaient été donnés par les anciens initiés : ils avaient été enseignés, du moins en partie, par Platon ; mais, connus seulement de quelques philosophes, ils étaient absolument étrangers au reste des hommes.

Ce n'était ni dans les cinq livres de la Loi, ni dans les autres écrits sacrés du Judaïsme, que l'apôtre avait pu apprendre les lois de charité et d'amour qu'il allait faire connaître au monde.

Au lieu de dire œil pour œil, dent pour dent, il prescrit le pardon des offenses ; à la place du dieu vindicatif et sanguinaire qui ordonne le massacre de tous ses ennemis, il proclame un Dieu juste et bon qui veut le bonheur de tous, parce que tous sont ses enfants.

D'où venaient à Paul ces idées si nouvelles, si contraires aux prescriptions des livres saints ?

L'apôtre répond nettement à cette question, en affirmant que tout ce qu'il dit, vient directement du Christ, avec lequel il est en communication constante.

Ceux qui sont au courant des études spiritualistes et qui connaissent les résultats des travaux faits depuis quelques années, ceux-là comprennent parfaitement l'apparition qui eût lieu sur le chemin de Damas, et la conversion qui en fut la suite. Et quand on considère les conséquences incalculables de ce fait, quand on songe à toutes les difficultés que Paul eût à surmonter,

on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il fût un des plus grands, parmi les inspirés choisis pour rappeler aux hommes les règles de morale qui doivent les guider dans la vie.

La tâche entreprise par Paul était des plus ingrates et des plus difficiles ; il avait à lutter non seulement contre les païens, mais surtout contre les Juifs, dont il répudiait hautement les coutumes ; et son plus grand mérite, ce qui montre combien étaient grandes la profondeur de ses vues et sa vision de l'avenir, c'est d'avoir, dès le début de sa mission, séparé complètement le Christianisme naissant, de la religion juive.

Paul rejetait tout rituel, toute règle extérieure, toutes les cérémonies : il les considérait comme inutiles ; pour être sauvé, disait-il, il faut vivre par l'esprit et par le cœur, et avoir une foi absolue en Jésus-Christ. Ceux qui croient en lui sont sauvés.

En parlant ainsi, Paul se mettait en opposition avec certains disciples qui avaient conservé un grand attachement aux pratiques juives, continuaient à aller dans les temples et, comme le disent les Actes des apôtres, restaient, eux et leur fidèles, attachés à la Loi.

Si le Christianisme n'avait pas été séparé de ces communautés, il serait resté une secte de la religion juive, et aurait disparu avec les autres sectes nées au sein de ce petit peuple, qui, quelques années plus tard, chassé de son pays, devait disparaître lui-même comme nationalité.

Les quatorze épîtres que Paul a adressées aux peuples chez lesquels il avait fondé des Eglises, renferment des préceptes admirables : ce sont ceux du Christ, développés, répétés sans cesse, présentés par paraboles, et mis par leur simplicité, à la portée de tous.

« N'ayez de dettes envers personne, dit-il, dans son épître aux Romains, excepté la dette de l'amour mutuel : celui qui aime son prochain a accompli la Loi. Tous les commandements qu'on peut citer se résument en cette parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Et en tête de toutes ses épîtres, il invoque le nom de Dieu notre Père et celui de Jésus-Christ notre Seigneur ; et il les termine toujours en disant : que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous.

C'est du Christ qu'il tient sa mission ; c'est lui qui l'inspire ; il le déclare formellement dans son épître aux Galates quand il dit (ch. II § 11 et 12) :

« Je vous le déclare, *mes frères*, l'Evangile que je prêche n'a rien qui soit de l'homme, car ce n'est pas d'un homme que je le tiens et que je l'ai appris ; je l'ai appris par une révélation de Jésus-Christ. »

Et plus loin : « Les prescriptions mosaïques sont stériles et impuissantes. Elles ont soutenu les Juifs et les ont gardés comme des enfants incapables de se conduire. Elles constituent la Loi. Mais la Loi est inférieure à la Foi. Le Christ en venant sur la terre, a abrogé la Loi, et a appelé tous les hommes, Juifs ou Gentils, à la Foi seule ».

Dans toutes ses épîtres, il résume dans un chapitre spécial toutes les exhortations morales qui doivent guider l'homme dans sa vie. Il prêche l'humilité,

la libéralité pour les pauvres, l'amour pour tous. Il dit qu'il faut renoncer au vol, au mensonge et à la colère, dans toutes ses relations avec les autres hommes : qu'il faut vivre dans la pureté des mœurs, et bannir de ses discours, les paroles déshonnêtes et les plaisanteries grossières.

Il dit aux femmes d'être soumises à leurs maris ; mais il dit aux maris d'aimer leur femme, comme le Christ a aimé son Eglise, jusqu'à se livrer à la mort pour elle.

« Les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps : celui qui aime sa femme, s'aime lui-même. » (Ephésiens ch. V § 28.)

Il dit aux enfants d'obéir à leurs parents ; mais il dit aux parents de ne pas exaspérer les enfants, mais de les élever en les corrigeant et en les avertissant suivant le Seigneur.

Il dit aux esclaves d'obéir à leurs maîtres et de les servir avec affection et droiture de cœur, certain que ce que chacun aura fait de bien, le Seigneur le lui rendra, qu'il soit esclave, ou qu'il soit libre.

Mais il dit aux maîtres : « Soyez bons à l'égard de vos esclaves, sachant que leur Maître et le Vôtre est dans les Cieux et qu'il ne fait pas acception de personne ». (Ephésiens, ch. VI § 7, 8 et 9.)

Il recommande à tous les fidèles d'être soumis aux magistrats et aux autorités. « Veux-tu ne pas craindre l'autorité, dit-il, dans son épître aux Romains (ch. XIII), fais le bien et tu auras son approbation. Car le magistrat est le ministre de Dieu pour faire régner le bien. Mais si tu fais le mal, crains car il ne porte pas l'épée en vain : il est le ministre de Dieu pour punir celui qui a fait le mal. En conséquence, il faut être soumis non seulement dans la crainte de la punition, mais encore par motif de conscience ».

Toutes ces exhortations vers la pureté du cœur, vers la bonté, vers la fraternité et vers l'amour, le Christ les avait déjà faites ; mais il venait les répéter par la bouche de Paul, en y ajoutant les conseils sur les devoirs de famille et les devoirs sociaux qu'il n'avait pu développer. Pendant sa trop courte mission, il s'était surtout attaché à exalter l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et il avait laissé à ses disciples le soin de continuer et de compléter son œuvre.

Pierre, Jacques, Jean et Jude écrivirent également des épîtres mais aucune n'approche de celles laissées par Paul.

Toutes les questions religieuses, morales et sociales sont traitées dans ses épîtres, avec une élévation de pensée et une hauteur de vues incomparables ; et si nous en croyons l'apôtre, — et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire, — c'est sous l'inspiration constante du Christ qu'il les a toutes écrites.

Les apôtres paraissent avoir peu voyagé et leurs épîtres qu'on appelle *universelles*, s'adressent aux fidèles en général, aux douze tribus qui sont dans la dispersion. Paul, au contraire, fût un véritable missionnaire, allant semer partout les vérités évangéliques.

D'une santé très faible, en proie, comme il le dit, « à des infirmités corporelles qui étaient comme autant de pointes enfoncées dans sa chair », il

voyagea toujours : et on est frappé d'étonnement en voyant tous les pays qu'il a parcourus à une époque où les communications étaient si difficiles, et où le voyageur avait toujours à craindre pour sa liberté et pour sa vie. Il alla à Antioche, en Cilicie, en Galatie, en Crète, en Macédoine, en Grèce, à Rome. Il alla peut-être en Espagne, comme il l'avait annoncé.

Ni les fatigues, ni les privations, ni les dangers de toutes sortes, ne purent diminuer ni le zèle, ni le courage du grand apôtre ; soutenu par les invisibles, il continua sa mission jusqu'à sa mort.

Dans la deuxième épître aux Corinthiens, chapitre XI, il fait le tableau de toutes les misères qu'il a supportées. « J'ai souvent vu la mort de près ; j'ai reçu des Juifs, par cinq fois, trente-neuf coups de fouet ; j'ai été battu de verges trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Souvent dans mes voyages, j'ai été en danger sur les fleuves, en danger des voleurs, en danger de la part de ceux de ma nation, en danger de la part des Gentils, en danger dans les villes et dans les déserts. J'ai enduré les labeurs et les peines, les veilles, la faim, la soif, le froid et la nudité..... »

Lorsque Paul écrivait le récit de ses souffrances, son apostolat devait encore durer une dizaine d'années ; on ne connaît pas exactement la date de sa mort : mais on sait qu'il passa plus de deux ans dans les prisons de Rome. Se rencontra-t-il dans cette ville avec Pierre ? Aucun document sérieux ne permet de l'affirmer.

Dans tous les pays qu'il parcourait, l'apôtre fondait de petites Eglises à la tête desquelles il mettait des anciens, qui prirent plus tard le nom d'évêques : et dans son épître à Tite (ch. I § 5), il énumère les qualités que devaient avoir les ministres que le Christ plaçait à la tête de ses fidèles.

« Ils ne doivent être ni arrogants, ni colères, ni buveurs, ni portés à un gain sordide, mais hospitaliers, amis des gens de bien, mesurés, justes, pieux, tempérants, attachés à la vraie parole telle qu'on leur a enseignée, afin qu'ils soient en état, et d'exhorter par l'instruction morale, et de confondre les contradicteurs. »

Les conditions exigées par Paul, pour la nomination des chefs de l'Eglise naissante furent observées, et c'est ainsi que l'idée chrétienne, appuyée par une force morale considérable, put rayonner au loin et attirer à elle des prosélytes de plus en plus nombreux.

Seule, sans appui, sans employer la force comme dû le faire plus tard Mahomet, en proie aux persécutions de toutes sortes, elle se répandit de villages en villages, de villes en villes, de pays en pays. Moins d'un siècle après la mort du Christ, les fidèles se comptent par milliers.

Jean, dans son Apocalypse, écrit probablement vers l'an 80, nous apprend qu'il existait déjà sept églises en Asie : il y en avait en Afrique, en Grèce, à Rome ; et sous Domitien, — l'an 93 de notre ère, — le Christianisme était déjà entré dans le palais des Césars. La sœur et le cousin de l'Empereur fu-

rent mis à mort comme chrétiens, et sa femme Domitia, qui avait embrassé la nouvelle doctrine, n'échappa au supplice que par la mort de son mari.

Après Domitien, les persécutions continuèrent plus ou moins violentes : il y en eût même sous Trajan, le meilleur des Empereurs, qui livra aux lions du cirque, après lui avait fait subir la torture, Ignace, évêque d'Antioche.

Sous Dioclétien la persécution fut si terrible, qu'on pût appeler cette époque, l'ère des martyrs. Le sang coula à flots dans tout l'Empire, et Dioclétien fit graver une médaille sur laquelle on lisait : *Nomine Christianorum deleta* : « Le nom de chrétien n'existe plus. »

Le dernier des Césars romains se trompait. L'Empire va être transporté à Constantinople : et vingt ans ne s'étaient pas écoulés depuis ces massacres qui devaient anéantir l'idée nouvelle, qu'il se produisait un événement des plus étonnants, des plus imprévus, des plus considérables par les conséquences qu'il devait avoir : cet événement fut la conversion au Christianisme de l'Empereur Constantin.

(à suivre.)

SENEX.

LE RADIUM ET LES RAYONS CHARPENTIER ⁽¹⁾

Le 15 décembre, M. d'Arsonval écrivait au *Matin*, au sujet du radium, une lettre qui devait faire sensation dans la presse et dans le public. Il sembla que la découverte du merveilleux métal, qui date cependant de 1898 ou 1899, venait d'être faite et qu'on la révélait au monde ébloui. Le fait est qu'elle était peu sortie du silence des laboratoires et que, sans le prix Nobel si justement décerné à M. et Mme Curie, et qui a remis la question sur le tapis, on l'eût laissée peut-être longtemps encore dormir dans l'ombre.

Cette découverte intéressant particulièrement les spirites, nous croyons utile d'en exposer ici, la genèse. Elle commence aux travaux de W. Crookes, pour aboutir à ceux de Charpentier.

On sait que, lorsqu'on fait passer dans un tube de verre, dans lequel se trouve un gaz très raréfié, les décharges d'une bobine d'induction, ce tube s'illumine d'un vif éclat, coloré suivant la nature du gaz contenu dans le tube. C'est là ce qui constitue les tubes Geissler. Certains de ces tubes, présentent des parties formées de différents verres, qui acquièrent, par fluorescence, des teintes diverses, au moment du passage du courant et produisent ainsi des effets lumineux d'une grande beauté.

(1) Les éléments de cet article ont été puisés aux sources suivantes : Conférence de M. le Dr Gariel, du 4 mars 1897 ; lettre de M. d'Arsonval au *Matin*, n° du 15 décembre ; un article de ce même numéro sur les rayons Charpentier, enfin, une chronique d'Emile Gautier, dans le *Journal* du 21 décembre.

En employant des gaz beaucoup plus raréfiés, les effets sont complètement différents, les lueurs ont disparu et le tube n'est plus illuminé dans toute son étendue. Crookes, dans une série d'expériences des plus intéressantes, a montré que, dans ce gaz extrêmement raréfié, lorsqu'on fait passer la décharge d'une bobine d'induction, il se produit une phosphorescence très brillante qui apparaît sur certains corps placés dans le tube. Le verre du tube peut devenir phosphorescent sur une certaine étendue, dont on peut, moyennant certaines conditions, faire varier les dimensions et la position.

Les effets observés, sont analogues à ceux que produiraient des rayons d'une nature spéciale qui émaneraient de la partie métallique du tube qu'on appelle la *cathode*, d'où le nom de rayons cathodiques.

Lenard, le premier, par un dispositif spécial, réussit à obtenir des rayons cathodiques hors du vide du tube de Crookes, étudia leurs propriétés et reconnut que, à une petite distance du tube, ces rayons pouvaient rendre lumineuses des substances phosphorescentes, et impressionner une plaque photographique.

C'est à la suite de ces recherches, que le professeur Röntgen fut conduit à la découverte d'un phénomène plus curieux encore. Voici comment ce savant l'a exposé lui-même : « Si nous faisons passer la décharge d'une forte bobine de Ruhmkorff à travers un tube de Hittorff, de Lenard, de Crookes, ou à travers tout autre appareil, dans lequel le vide a été poussé assez loin, et, si nous couvrons ce tube avec une enveloppe de papier noir, épais, nous observons, dans une pièce complètement obscure, qu'un écran en papier recouvert d'une couche de platinocyanure de baryum s'éclaire brillamment, quelle que soit la face de l'écran qui soit tournée du côté du tube. La fluorescence est encore visible à 2 mètres du tube. » Röntgen, a appelé *rayons X*, ces radiations, qui possèdent la propriété de traverser plus ou moins, la plupart des corps opaques, aux radiations lumineuses ordinaires, tels que le bois, le papier, la chair, les métaux, etc. Ces rayons impressionnent également les plaques photographiques, et permettent, en un mot, de voir ou de photographier l'invisible.

La méthode qui fournit les épreuves photographiques à l'aide des rayons Röntgen a pris le nom de radiographie, tandis qu'on a appelé radioscopie ou fluoroscopie, l'obtention des images sur l'écran fluorescent. Ces deux méthodes, ont chacune des avantages différents, mais également précieux. Nous ne parlerons pas des nombreuses et utiles applications des propriétés des rayons Röntgen : elles sont universellement connues.

Nous avons montré que la découverte de Crookes avait amené celle de Lenard, puis celle de Röntgen. Comme tout s'enchaîne dans la science, ainsi que le dit M. d'Arsonval, la découverte de Röntgen devait amener celle de

M. Henri Becquerel, et cette dernière, celle de M. et Mme Curie, qui allait être suivie d'une non moins importante de MM. Charpentier et Blondelot.

Les révélations du professeur Röntgen, remontent à 1895. C'est en 1896 que M. Henri Becquerel, reprenant les expériences de Niepce de Saint-Victor, démontre que l'uranium émet des radiations invisibles, analogues aux rayons X, avec cette différence, qu'au lieu d'emprunter, comme ces derniers, son énergie à une source extérieure, l'uranium émet une radiation inépuisable qu'il n'emprunte à aucune source visible.

Trois ans plus tard, M. et Mme Curie, en recherchant si, par hasard, d'autres corps ne possèderaient pas la même propriété, dite de « radio-activité », s'aperçurent que, de certains sels d'uranium, de bismuth et de baryum, il était possible d'extraire des corps dont la radio-activité est plusieurs centaines de mille fois plus intense, que celle de l'uranium de Becquerel.

Les sels du radium sont spontanément lumineux. Ils impressionnent les plaques photographiques à travers n'importe quel corps. Le radium est une source perpétuelle, indéfinie, et réputée, jusqu'à nouvel ordre, spontanée d'électricité. Il est également une source perpétuelle et indéfinie de chaleur. Si l'on appuie sur son front, un tube contenant une parcelle de radium, on a immédiatement la sensation que le crâne s'est transmué en une capsule creuse, qu'illuminerait une lueur sépulcrale. Un tas de radium gros seulement comme le poing, suffirait pour éclairer et chauffer *indéfiniment et sans déperdition*, une maison, sans qu'il soit besoin de recourir à aucun des soins préparatifs, ou appareils usités ordinairement pour l'éclairage et le chauffage.

« Qui sait, dit M. Emile Gautier, si l'incompréhensible pérennité de la chaleur du soleil, où l'on a précisément constaté la présence d'une substance puissamment radio-active, de l'hélium, ne s'explique pas par un mécanisme analogue ?

« La découverte du radium, qui semble un démenti à tout ce que nous avons cru savoir de la conservation de l'énergie et de l'indestructibilité de la matière, serait donc une révolution — la plus formidable révolution qu'il ait été jamais donné à l'homme de préparer et même de concevoir, — dans les industries du chauffage et de l'éclairage, dans la production de la force motrice, dans les conditions générales du travail... » Malheureusement on n'en possède jusqu'à présent que quelques grammes, et le gramme revient à *trente mille francs* !

Tout ne s'est pas arrêté à la découverte de M. et Mme Curie. Un autre savant, M. Gustave Le Bon, a affirmé que la radio-activité n'est pas spéciale à l'uranium, au thorium, au polonium, au radium, etc., et que c'est une propriété générale de la matière, qui se retrouve à des degrés divers, dans tous les corps, quels qu'ils soient. Dès 1895, c'est-à-dire même avant M. Becquerel,

il soutenait déjà, qu'en tombant sur un corps quelconque, la lumière en fait jaillir des radiations susceptibles de traverser un écran opaque. C'était presque l'annonce anticipée de la découverte dont, le 14 décembre dernier, M. d'Arsonval, faisait part à ses confrères de l'Académie des Sciences.

MM. Charpentier et Blondelot, deux physiologistes réputés, de Nancy, ont en effet réussi à établir d'une façon positive et irrécusable que, tout comme le radium, tout comme l'ampoule de Crookes, le corps humain émet naturellement des radiations invisibles, capables d'impressionner certains corps sensibles.

Si, sur un écran enduit de platino-cyanure de baryum, on projette les rayons d'une ampoule de Crookes, l'écran devient fluorescent et s'éclaire. Que l'on substitue à l'ampoule un petit morceau de sel de radium, et l'on obtient les mêmes effets lumineux, mais à un degré infiniment moindre. En rapprochant maintenant de l'écran ainsi sensibilisé — comme l'ont fait MM. Charpentier et Blondelot, — un corps humain, on constate que l'éclairage ou la fluorescence s'accroît légèrement. L'intensité du phénomène lumineux est directement proportionnelle à la somme d'énergie musculaire ou nerveuse, dépensée.

Bien avant la découverte des rayons N (ou rayons Charpentier), nous connaissions l'existence d'un fluide que le baron de Reichenbach appelait l'*od*, et auquel les théosophes donnent le nom d'*aura*. Mais ce fluide n'était visible que pour certains sensitifs. N'étions-nous pas, avec les rayons Charpentier, en présence de radiations analogues ? Nous allons poser la question, quand nous eûmes l'agréable surprise de trouver dans le *Matin*, une série de réponses à nos points d'interrogation. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de publier *in extenso*, l'article : DANS L'INCONNU, paru dans le numéro du 23 décembre. Cet article allait être suivi de deux autres, un du 26 décembre, avec ce titre : *Les forces psychiques* où l'auteur étudie l'influx nerveux, l'induction universelle, la théorie des vibrations, les pôles des rayons N, les affinités des sexes, les sympathies ou antipathies spontanées ; et un troisième enfin, consacré à la *télépathie*, dans lequel nous relevons ces lignes : « Grâce au principe des vibrations N, il n'est plus permis de dire que la télépathie est inexplicable, non plus qu'après la découverte du radium, il n'est permis de reléguer le mouvement perpétuel dans le domaine inaccessible des chimères.

« Nos efforts de volonté, de passion, de pensée, se traduisent au dehors de nous, non plus par une éjaculation de fluide nerveux, par un épanchement du corps astral, mais par des vibrations auto-radiques, qui se répandent à travers l'espace, avec la rapidité de la lumière ou de l'électricité...

« Mais il en est de ces rayonnements psychiques comme des ondes herziennes de la télégraphie sans fil. Ils se dissipent, inutiles et vains, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un appareil récepteur, disposé à vibrer par induction.

« Cet appareil récepteur de la vibration psychique, c'est l'âme harmonieuse, l'âme sœur... Le souvenir vivace, qui s'est traduit par une forte émission de vibrations, va la trouver à l'autre extrémité de la terre, et évoque le souvenir analogue... Ainsi les êtres vivants, créés pour se comprendre et s'attirer, se renvoient les effluves psychiques, ainsi que les astres font éternellement entre eux, dans l'espace obscur, des échanges de rayons. »

N'omettons pas, pour compléter cette étude, de mentionner, — quoique établis sur des bases et d'après des procédés absolument différents, — les travaux et expériences ayant trait au même objet de M. le Dr Luys et de son collaborateur, M. David, sous-directeur de la manufacture des Gobelins.

M. le Dr Luys avait remarqué que certains sujets en état hypnotique deviennent sensibles à l'action des barreaux-aimantés. Ils voient rouge le pôle positif, bleu le pôle négatif et jaune la zone qui sépare ces deux nuances. L'observation des courants électriques produit chez eux une impression analogue. De même, pour eux, le corps humain émet des effluves de coloration et de propriétés différentes. Partant de ces observations, M. Luys, avec la collaboration de M. David, fixa par la photographie des effluves qui se dégagent des extrémités des doigts et du fond de l'œil de l'être vivant, à l'état physiologique et à l'état pathologique. Pour cela, les deux expérimentateurs eurent recours à un procédé signalé par le Dr Gustave Le Bon, et qui consiste dans l'immersion directe des doigts dont il s'agit d'obtenir les effluves, dans un bain d'hydroquinine, appliqués par leur face palmaire sur une plaque au gélatino-bromure d'argent et dans l'obscurité, pendant environ quinze à vingt minutes (1).

D'une note relatant ces expériences et adressée à la Société biologique (en mai 1897) nous détachons les lignes suivantes : « Il va de soi que ces études nouvelles vont donner un corps à une série de phénomènes anciens connus depuis longtemps sous forme de conceptions subjectives, faute d'avoir reçu une démonstration objective de leur réalité. Le fluide des magnétiseurs, — le fluide signalé par Reichembach sous le nom d'od, — la force neurétique de Baréty, etc., etc., vont ainsi trouver leur certificat de réalité scientifique.

« Ainsi, on peut dire qu'il se dégage normalement du corps humain, d'une façon continue, pendant l'état de veille, un fluide spécial qui semble être une

(1) Des photographies d'effluves humains ont également été obtenues par le commandant Darget. On connaît, sur ce même sujet, les expériences et les théories du Dr Baruduc. Notons enfin que M. Majewski, le magnétiseur et guérisseur bien connu, a obtenu, en suivant les indications de M. David, de très remarquables photographies d'effluves émanant soit de ses mains, soit des mains de sa fille.

manifestation essentielle de la vie et qui s'extériorise, ainsi qu'a cherché à le démontrer, dans ces derniers temps, avec un zèle et une persévérance des plus louables, M. le colonel de Rochas, sous le nom d'*Extériorisation de la sensibilité*. »

D'après les derniers renseignements reçus, il paraît qu'il n'y aurait aucune assimilation à faire entre les faits nouveaux signalés par M. Charpentier et les photographies d'effluves humains, attendu que les rayons physiologiques du professeur de Nancy ne produisent aucun effet photographique. Le dernier mot n'est pas dit, et nous ne pouvons penser que la découverte nouvelle, dont l'étude est à peine ébauchée, annule entièrement l'ancienne. Attendons,

ALGOL.

DANS L'INCONNU

Un voyage dans les domaines de l'Au-delà — Horizon sans limite — Un monde de radiations mystérieuses — L'impossible réalisé — Miracles scientifiques.

[Nous avons reçu, à propos de la découverte du radium et des recherches scientifiques qui sont en train de bouleverser les lois existantes du monde, l'émouvante lettre que voici, à laquelle, selon la demande formelle de l'auteur, nous sommes obligés de conserver l'anonymat.]

Une fois encore, voici les rêveurs, les visionnaires, les utopistes, les quêteurs d'impossible, les abstrauteurs de quintessence, les chercheurs d'absolu réhabilités par les savants.

La raison de l'humanité, en sa marche vers les vérités suprêmes, est précédée d'une nuée de voltigeurs et d'éclaireurs, qui la devancent et se détachent d'elle, au point de sembler parfois la perdre... Mais toujours la science, de son pas lent et sûr, parvient à rejoindre ces audacieux, à conquérir les terrains mystérieux où ils s'aventuraient avant elle, de telle sorte que l'absurde d'hier devient la réalité d'aujourd'hui, la folie de la veille la raison du lendemain.

Un de ces rêveurs, un de ces « trekkers » des domaines de l'Au-delà, frappé des dernières découvertes scientifiques dont le *Matin* s'est fait le porte-voix, et qu'il encourage par des appuis effectifs, demande aux lecteurs de ce journal de le suivre pendant quelques instants vers les plus proches des horizons inconnus qu'éclairent déjà les effluves du radium et les projections des rayons N.

Les lois de la raison, les lois de la nature ? Il faut une étrange fatuité pour en fixer les limites. Quel Hercule scientifique est assez fort pour élever une colonne séparant le possible de l'impossible, le raisonnable de l'absurde, la vérité du paradoxe, et dire à l'intelligence : « Tu n'iras pas plus loin » ?

Est-ce que Galvani, quand il agitait ses morceaux de grenouilles avec des fils de zinc et de cuivre, prévoyait l'incandescence dans le vide et les rayons Röntgen ? Est-ce que les physiciens d'il y a cinquante ans soupçonnaient le téléphone et le phonographe, ces machines qui renversent toutes les lois traditionnelles de l'acoustique ?

M. Becquerel, M. et Mme Curie, le professeur d'Arsonval, M. Charpentier ne savent pas encore où les conduiront la poursuite des propriétés du radium, l'étude des rayons N qui s'échappent de nos cellules nerveuses, la recherche de la radio-activité universelle. Avec eux, la science a fait un saut dans l'inconnu ; elle explore l'impondérable et l'intangible ; elle découvre un monde infini de réalités qui échappaient à nos sens et à notre raison.

Voici le radium. Si j'en crois les savants, c'est une source inépuisable et spontanée d'énergies diverses ; donc, une cause première, un principe d'activité par soi. C'est un démenti à l'axiome : rien ne se crée. Le radium crée la chaleur, l'électricité, le mouvement. N'est-ce pas là cet « absolu » rêvé par le héros de Balzac, ce levier avec lequel Archimède prétendait soulever le monde, cette chiquenaude initiale que Descartes réclamait pour mettre en mouvement tous ses tourbillons, cette force primordiale que Leibnitz concentrait dans sa monade, ce Verbe créateur des Alexandrins et des thaumaturges de toutes les écoles ? On a déjà identifié l'action du radium à celle du soleil, moteur de toute vie sur notre planète, de sorte que la terre elle-même enfermerait en son sein, sous forme d'étincelles, des fragments de l'éternel foyer de vie et d'énergie et le ressort du mouvement perpétuel.

Qu'est-ce qu'en dit la raison ? Elle s'incline, sans comprendre. Elle se prosterne, car dans le laboratoire des savants, elle voit le miracle, qui se renouvelle à volonté, et l'impossible qui se réalise.

Voici maintenant quelque chose de plus étonnant : les rayons Charpentier ou rayons N. Ils sortent de nos nerfs et de notre cerveau ; ils s'impriment lumineux sur certaines plaques. L'effort de notre volonté augmente l'intensité de cette projection et se traduit sur la fluorescence de la plaque par des lueurs plus vives. Penseur acharné à la solution des ardues problèmes, poète qui escalade les sommets de l'imagination, votre esprit sort de vous. Votre front s'enveloppe à votre insu d'une auréole radieuse, comme celle des saints. Les artistes du moyen âge avaient, dès longtemps, aperçu la couronne de la foi intrépide et vaillante.

Cette émanation nerveuse ou psychique, devinée par les magnétiseurs, affirmée par les occultistes, niée par les esprits sérieux et froids, apparaît à présent, grâce à M. Charpentier. On la voit, on la mesure.

Ici, on s'arrête devant les conséquences. Les mystères s'expliquent. Le sphinx, qui entourait d'un voile impénétrable le secret de la création vivante, laisse échapper quelques syllabes du mot de l'énigme.

Tout ce qui apparaissait comme fantaisie, légende, fantasmagorie, illusion se trouve subitement annexé au domaine des faits vérifiables. L'âme tremble au bord de cet abîme.

Jusqu'à nos jours, la science ne connaissait guère que deux fluides, à travers lesquels se transmettaient les vibrations, directement perceptibles par nos sens, et que l'on appelle des ondes ou des rayons : l'air, véhicule des ondes sonores ; l'éther, véhicule des ondes lumineuses, caloriques, électriques.

D'autres fluides, plus subtils encore, se laissent entrevoir par la découverte de nouvelles ondes. Comment nommera-t-on le véhicule des vibrations herziennes, des vibrations radio-actives, et enfin celui des rayons Charpentier, c'est-à-dire de l'influx nerveux ou psychique ?

Mais alors, si les cerveaux baignent dans ces éthers plus raffinés et mettent en vibration les espaces qui les séparent des autres cerveaux, qui empêche de croire que ces vibrations de la pensée se transmettent, sans l'intermédiaire du son, de la lumière et de nos sens grossiers, à d'autres pensées harmoniquement accordées au même diapason ?

Si, à côté d'un piano ouvert, j'é mets une note vocale, toutes les cordes correspondantes à la tonalité et au timbre de ma voix entrent en vibration et forment un écho. Helmholtz a décrit cette facile expérience.

Imaginez deux âmes sœurs, habituées à penser, à vouloir, à aimer ensemble ; elles sont harmonieuses entre elles. Que la pensée intime émane de l'une d'elles en rayons N, en vibrations psychiques, voici l'autre qui reçoit ces vibrations et qui, elle-même, pense, veut et aime la même chose.

C'est la télépathie expliquée. Il n'y a plus de miracle dans la communication lointaine des chefs des Thugs, au temps de l'insurrection des Indes, dans les pressentiments, dans les émotions sympathiques qui agitent en même temps des êtres éloignés, dans la vision subite de l'invisible, et même dans la double vue !

Si les lecteurs du *Matin* le permettent, nous continuerons, à la lueur des récentes découvertes, ces explorations dans l'inconnu et dans l'invisible.

(Extrait du *Matin* du 23 décembre 1903.)

VIEILLES NOTES

(Suite).

XX

Nous restâmes assis je ne sais combien de temps sur ce banc de la jetée, mon pauvre ami Jacques et moi, lui silencieux, l'âme oppressée, moi muet, compatissant à sa peine.

Quelle puissance invincible exerce donc la destinée humaine, pour que dix journées passées auprès d'une femme, aient le pouvoir de faire naître ainsi le trouble dans le cœur le mieux trempé. La mort avait passé bien des fois devant Jacques sans le faire pâlir, et le départ d'une femme, arrachée subitement à son affection, le rendait faible comme un enfant. Cette traversée pleine de charme, ces douces causeries sur le pont, l'accident qui avait mis Mme Berthon dans ses bras, leurs adieux touchants, après un temps si court, sans qu'ils eussent échangé des paroles d'amour, et comme s'ils se fussent connus et aimés durant toute une vie !... C'est là un mystère que je ne pouvais pas approfondir alors et que je comprends mieux aujourd'hui... parce que je crois au rapprochement des âmes.

Ce petit roman avait duré le temps d'un rêve, et ce rêve quelques pages auraient suffi pour le raconter... un ou deux feuillets encore et j'en aurais fait connaître l'épilogue simple comme les choses de ce monde. Mais de mon vieux carton qui sera bientôt vide, puisque je jette au feu qui purifie tout, les papiers jaunis par les années, j'ai vu sortir encore bien des souvenirs évanouis, j'ai respiré, une fois de plus, ces vagues parfums que vous connaîtrez chères lectrices, lorsque les ans auront mis de la neige sur vos fronts, ces odeurs tout à la fois âcres et douces, qui s'échappent des cendres du passé.

Je m'étais promis de vous dire la fin rapidement. En empruntant les ailes du temps, je voulais fuir le soleil torride, revenir bien vite en France, et en quelques lignes vous apprendre quels autres événements ont achevé cette histoire ; mais auparavant, je veux reprendre pied, pour m'y attarder un peu sur cette terre du Sénégal, qu'on appréhende de connaître, où l'on descend anxieux, craintif de l'avenir, et — chose étrange — qu'on finit par aimer et que l'on quitte à regret.

Et, vous en douterez peut-être, ils ne sont pas rares, les officiers qui, n'ayant plus de famille, oublient leur première affection, la France, pour trouver des charmes à cette terre africaine, et s'éprennent pour elle, d'un amour dont ils meurent tous, laissant comme souvenir à la rude et brûlante maîtresse, ses os couchés pour toujours, en quelque coin ignoré, n'ayant pour linceul, que son sable aride.

Un capitaine me disait, il y a quelques mois, dans un salon, où, parmi de nombreuses jeunes filles, il eût pu jeter les yeux pour fixer sa vie et goûter le bonheur : « J'ai la nostalgie du Soudan, avant trois mois je repartirai », et, de Konakry... (Guinée française), une lettre de lui m'apprend qu'il s'est mis en route pour Tombouctou... Puis-je le blâmer moi qui ai quitté la Cochinchine les larmes aux yeux, et la Nouvelle-Calédonie, en jurant de venir un jour m'y établir.

Si quelque lectrice aimable de la Côte d'Azur, ou de l'Algérie éprouve un

peu de dépôt de lire au bas de cet article, à *suivre*, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle de la prolixité de l'écrivain.

Trois jours après notre débarquement à Dakar, un petit vapeur de la station, l'*Archimède*, prenait à son bord les dames, les officiers et une centaine de soldats d'infanterie de marine destinés à Saint-Louis. Sagrin, moi et les autres passagers, qui ne nous étions point perdus de vue à Dakar, où il n'y avait alors qu'un hôtel et une table d'hôte, nous retrouvions sur l'*Archimède*, pour une traversée qui dure habituellement vingt heures, mais que l'état de la mer, que nous trouvâmes très forte à la hauteur du Cap-Vert, prolongea au-delà de trente.

Le mal de mer, sur l'*Equateur*, avait épargné la plus grande partie des passagers ; il se vengea cruellement sur l'*Archimède* qui, de dimensions plus restreintes, roulait et languait comme un sabot jeté à l'eau. Les officiers de marine le qualifiaient, de « barque à Caron ». J'aime à penser, pour le bien-être des camarades venus après moi au Sénégal, et appelés à naviguer sur la côte ou dans le fleuve, que l'*Archimède* et l'*Arabe* ont été démolis depuis longtemps.

Pour ma part, je n'ai jamais eu le mal de mer, mais j'en ai tant de fois constaté les douloureux effets chez les autres, que j'ai admiré, chaque fois que j'ai vu jouer le charmant opéra, *Voyage en Chine*, le passager comique qui accuse pour profession, celle de *malade*, et qui murmure à ceux qui l'approchent : « Jetez-moi à la mer, mais ne me touchez pas. »

Le pont et la petite batterie de l'*Archimède* offraient donc ce jour-là, un spectacle lamentable, un vrai champ de bataille, où soldats et passagers civils, confondus pêle-mêle, étaient tombés sous les coups du mal cruel.

Etendues à l'arrière, sur les couvertures et les oreillers pris dans les cabines, que la température élevée rendait inhabitables, les dames acceptaient sans résistance, les soins que Jacques, toujours dévoué, Jarnouski et le lieutenant de Craverse leur prodiguaient.

La cabine du lieutenant de vaisseau commandant, laquelle s'ouvrait à claire-voie sur le pont arrière, avait été gracieusement mise à la disposition d'un gros commissaire de marine dont la femme, ravissante créole de la Martinique, était couchée inerte sur le lit du capitaine, tandis qu'un gros bébé rose-tenu par une jeune négresse, se vautrait sur la poitrine nue de sa mère.

Pourrait-on croire que le rire pût surgir au milieu de cette scène de désolation ? Cela fût pourtant, et celui qui le fit éclater, le quelque peu grotesque commissaire, qui n'était pas malade, ne prévoyait guère l'effet bienfaisant qu'il allait produire.

Alors que chacun était absorbé par les douloureux tiraillements de son

estomac ou de ses entrailles, alors que le silence n'était troublé que par le battement alternatif et régulier des pistons de la machine, quelques notes aigres, mal soufflées, mal venues, sortant d'une flûte inhabile et aphone, essayèrent de moduler deux ou trois airs incompréhensibles qui, après une minute d'un prélude malheureux, se traduisirent lentement par la mélodie de : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*. Un éclat de rire sonore sortit de toutes les poitrines non endolories, et le sourire effleura le visage des plus malades. Le musicien enchanté de réveiller un écho livré à la souffrance, passa à l'air de la *Mère Michel qui a perdu son chat*, mais le sifflet fut coupé subitement par une douce voix, celle de sa femme disant en patois créole : « Oh ! ché ami, espéez quand nous débâqués à tê pouù fai la musique. » — Chéie moïn, c'était pouù fé dômi le petit hiche à ouù. (Oh ! cher ami, attendez que nous soyons débarqués à terre pour faire de la musique. — Ma chérie, c'était pour endormir votre petit garçon).

Ce dialogue plutôt gai, complément du petit solo comique, est resté gravé dans ma mémoire, parce qu'il eût comme merveilleux résultat de distraire les passagers d'un mal qui, bien des navigateurs l'ont constaté, cesse parfois subitement, à la suite d'un événement inattendu, triste ou joyeux, ou d'un accident imprévu.

J'étais assis près de Mme Toulé, à qui le lieutenant de Craverse avait apporté de l'eau de Cologne, et fait absorber de l'alcool sur du sucre. Jacques vint lui demander de ses nouvelles. « Je suis mieux, dit-elle, grâce aux bons soins de ces messieurs et aux airs mélodieux sortis de la cabine du commandant. Puis, baissant la voix : Capitaine Sagrin, elle est bien loin maintenant la charmante Mme Berthon... Après le danger que vous avez couru tous les deux à Dakar, pourra-t-elle vous oublier ? — Et moi, Madame, pensez-vous que je puisse jamais ne plus me souvenir d'elle ! répondit Jacques.

Ce soir-là les passagers de l'*Archimède* durent s'étendre un peu partout à la bonne franquette, et je me glissai avec ma couverture et un oreiller dans un espace resté vide, entre Mme Toulé qui, tout à fait remise, grignotait un biscuit trempé dans un verre de malaga, et le lieutenant de spahis de la Hubardière, qui noyait son mal de mer dans du champagne. Muet et morose, il ne tarda pas à s'endormir, mais ma voisine, qui ne semblait pas avoir envie de sommeiller, se tourna vers moi, appuyant son coude sur l'oreiller et engagea la conversation que, par une pente fatale, elle ramena vers les événements survenus à bord de l'*Equateur*.

Elle était loin d'être jolie, Mme Toulé, mais ses yeux noirs, beaux et expressifs, donnaient du charme à son visage que déparait peut-être un nez que j'avais le mauvais goût de trouver un peu fort, et sa bouche, dont un coin relevé ajoutait un sourire malicieux à ce qu'elle disait, n'était pas désagréable, son accent d'Avignon, me semblait quelque peu exagéré, mais en femme jeune encore, elle savait le faire accepter.

Je m'accoudai près d'elle lui démontrant avec politesse que j'étais décidé à lui donner la réplique.

« Mme Berthon, m'a promis de m'écrire, me dit-elle... Ne croyez-vous pas, capitaine, qu'elle ressentait pour votre ami M. Sagrin une tendre passion à laquelle le fin d'une traversée trop courte a apporté un dénouement cruel ? — Non, Madame, je pense que les sentiments de ceux que nous pouvons appeler nos amis, était d'une nature tout amicale, et le voyage se fût-il prolongé, qu'il n'eût rien changé aux relations respectueuses que Jacques entretenait avec Mme Berthon. A la lueur des fanaux qui éclairaient faiblement notre dortoir maritime, j'aperçus errer sur les lèvres de ma brune voisine, un sourire qui me faisait voir un autre cœur de femme. Aussi passait-elle finement à un autre sujet. — « Capitaine, votre ami vous a-t-il aussi convaincu en matière de spiritisme ? — Comment répondre, Madame ? Je suis embarrassé, ne sachant encore qu'en penser. — » M. Sagrin a trouvé une élève plus docile en Mme Berthon. — C'est vrai, Madame, mais les idées philosophiques et les convictions de notre intelligente compagne l'y avaient peut-être mieux préparée ; puis, certains événements de son passé, éclairés d'un nouveau jour, ont fait naître et consolider sa foi ; j'avoue que ces choses troublantes ne m'ont pas laissé insensible, Madame, et je sens que je serai très promptement un adepte convaincu lorsque j'aurai rencontré un croyant sincère, pour m'initier. — Alors je vous en promets un, capitaine, et vous le verrez en arrivant à Saint-Louis. C'est mon mari qui est ce que vous venez de qualifier de croyant sincère. Il a tenté plusieurs fois de m'initier en me priant de me mettre avec lui et sa sœur à une table qu'on disait très bavarde, mais je m'en suis toujours défendue. — Pourquoi donc, Madame ? — Parce que j'ai été élevée au couvent, parce que l'Eglise réprouve les choses du spiritisme... enfin pourquoi ne pas le dire, parce que mon confesseur a qualifié ces manœuvres occultes de diaboliques. — Voilà le mot lâché, pauvre Madame... vous obéissez aveuglément à un prêtre qui veut vous préserver des flammes de l'enfer... Vous écoutez cet homme qui se dit, qui se croit orgueilleusement ou naïvement le représentant de Dieu sur cette terre, et vous refusez de croire à ce que vous dit votre mari, qui me semble être un très bon et digne homme puisqu'il ne vous interdit ni l'Eglise, ni ses dogmes qui tombent en désuétude, ni la confession inique et criminelle, selon moi. Si le mariage que vous prétendez une institution divine, était ce qu'il devrait être, n'est-ce pas à son mari qu'une femme devrait compte de tous ses actes, de ses moindres pensées, et les fautes commises par l'un ou l'autre des conjoints, souvent par les deux, seraient moins fréquentes si l'absolution que vous allez demander à un prêtre inconnu, indifférent, vous était donnée par votre mari, ou s'il l'attendait de vous. Donc, le commandant Toulé est spirite ? — Oui, capitaine, et s'il ne se livre jamais à aucune pra-

tique occulte, s'il n'évoque jamais d'esprits, il a été en commerce jadis avec eux, et il vous racontera, sans trop se faire prier, quelques histoires que je crois vraies, parce que mon mari est trop sérieux pour les avoir inventées et qu'il n'eût aucun intérêt à me les dire.

Quelques-unes de ces histoires, Mme Toulé qui ne voulait décidément pas dormir, me les raconta, et j'avoue que l'intérêt qu'elles me causèrent, me tint éveillé et intéressé. « Cet entretien m'a fait du bien je ne souffre plus dit en terminant Mme Toulé, je crois qu'il est temps de dormir, donc bonne nuit capitaine. »

Et voilà pourquoi je vous parlerai du commandant et de Mme Toulé.

Le lendemain, nous franchissions la barre, sorte de longue colline mouvante que forment les eaux du fleuve Sénégal, avec la mer, et que l'on rencontre à son embouchure et dans les divers bras du Niger. Les sables de la côte roulés dans cette lutte des eaux, s'y déposent en formant des barrières variables, qui rendent parfois très dangereuse, l'entrée de ces fleuves.

Devant Saint-Louis, l'*Archimède* nous déposa et se reposa. N'ayant pas l'intention d'étaler sous vos yeux la liste de mes états de services, je dirai en quelques mots, que je fus maintenu à Saint-Louis, et que Sagrin partit une semaine après, avec un détachement de tirailleurs noirs pour ravitailler les postes du fleuve et prendre le commandement du cercle et du fort de Bakel, situé à 810 kilomètres de Saint-Louis. Nous nous embrassâmes bien fort lorsqu'il partit... « Aie soin, me dit-il, comme dernière recommandation, de bien faire suivre mon courrier... m'écrit-elle ? je crains que son mari ne le lui permette pas... Et puis quand ses nouvelles me parviendront-elles ?... Ah ! Léopold, que de choses se sont passées depuis un mois que nous nous retrouvions sur les quais de Bordeaux !

— Regrettes-tu, Jacques, les événements qui se sont accomplis ?

— Non, mon vieil ami, ils devaient arriver et se succéder. Mais que l'avenir nous réserve-t-il ? Ce rêve de notre amie, j'y songe malgré moi... Reviendrai-je de Bakel ?... Qui de nous deux reverra celle qui fut ma sœur ? ... *Alea jacta est* !... me dit-il en souriant. Que mon destin s'accomplisse. Quoi qu'il advienne, sois certain, Léopold, que si nous ne nous revoyons plus ici-bas, nous nous retrouverons encore ailleurs ! Rappelle-toi ceci : nous progressons, nous ne mourons pas, c'est ce que je répète à Thérèse. » Puis il me remit deux lettres, l'une pour sa mère, l'autre pour Mme Berthon. « Tu ne l'expédieras, me dit-il, que s'il arrive une missive de Montevideo, sinon, garde-la. Je ne voudrais pas que les pages que je lui ai écrites ne fussent ni demandées par elle, ni permises par son mari.

— Et pourquoi voudrais-tu qu'il ne les permit point, mon bon Jacques ? Tu penses bien que Mme Berthon, avec la finesse et le tact que j'ai constatés en elle, va te représenter comme un brave officier, qui a rempli le rôle d'un bon

chien de Terre-Neuve, en la sortant de l'eau, et je ne serais pas surpris que M. Berthon l'adressât lui-même l'expression de sa reconnaissance et te suppliât de donner des nouvelles à sa femme. »

Le lecteur doit trouver que je parle beaucoup de moi et, pourtant, il me faut bien dire quelques mots de ma vie au Sénégal.

Pas gai Saint-Louis, avec ses trois longues rues sablonneuses, bordées de maisons carrées et blanches, où le soleil et la lumière éclatante pénètrent partout. J'habitais rue de la Mosquée, chez un riche traitant qui occupait le rez-de-chaussée avec ses femmes et une douzaine de jeunes captives gardées à vue. La ville de Saint-Louis s'étale sur une petite île formée par le grand bras du Sénégal, sur lequel le général Faidherbe avait jeté un pont de bateaux, qui relie Saint-Louis à Sor ; et par un léger contour du fleuve, traversé par le pont de Guet'N'Dar. C'est au-delà de ce pont qu'est relégué le village Yolof, régulièrement incendié une fois par an, pour le plus grand bien de la salubrité publique.

Les Maures Trarzas passent le pont de Sor avec de nombreux chameaux chargés de gomme et d'arachides, qu'ils viennent vendre aux traitants. Vieille race biblique que cette population nomade des Maures, dans laquelle on re trouve l'Indien, l'Egyptien, et le Juif des temps jadis.

Le sable, le soleil et les mouches, causent chez les Sénégalais, de nombreuses ophtalmies. Les yeux des enfants qui ont trop d'apathie pour les chasser, sont couverts de mouches, aussi les aveugles sont-ils en grand nombre à Saint-Louis. Chaque matin, ils viennent de Guet'N'Dar, mendier par la ville, et j'étais régulièrement éveillé par le cri monotone de ces pauvres diables : « Allah lar balana ! » Au nom de Dieu, la charité !

Au bout de quelques semaines, j'étais devenu intime chez le commandant Toulé, à qui sa femme avait présenté Sagrin et moi en des termes bienveillants et flatteurs.

Tous les deux étaient natifs du Vaucluse, et en avaient l'accent pittoresque dont un provençal disait : « Rien, jamais, il ne peut nous faire perdre l'assent... pas même la mort elle-même ! » Donc le commandant était spirite, et il l'était depuis son enfance.

C'est à lui que l'on devra s'en prendre de l'addition de quelques pages supplémentaires, que je ne suis pas fâché de vous forcer à lire.

Et puisque je vous ai promis les histoires dont Mme Toulé m'avait donné un avant-goût, sur l'*Archimède*, alors que nous roulions bord sur bord, couchés l'un à côté de l'autre, situation bizarre et anormale, que peuvent apprécier, seuls, les lecteurs qui ont navigué par tous les temps, je vais me hâter de le faire, pour revenir à ceux qui m'ont laissé seul, Mme Berthon bien près d'arriver à Buenos-Ayres, Jacques, parti pour Bakel, à plus d'un mois de Saint-Louis !

Un fait conté par un témoin digne de foi, m'a toujours plus séduit que la chose lue. Je recopie donc fidèlement ce qui nous fut dit par le commandant Toulé, et si j'éprouve quelque regret, c'est de ne pouvoir y ajouter un peu de son accent pittoresque et de son esprit méridional.

Ces histoires — elles ne seront pas longues — sembleraient extraordinaires encore à la généralité des humains. Mais l'humanité, me disait un jour le vieil Allix, mort l'année dernière, se croit vieille, pense tout savoir, et ne se doute pas que, malgré son âge, plus de cent fois millénaire, elle est encore dans sa prime enfance. Pour mieux écouter notre narrateur, entrez avec moi, par la pensée, dans le cadre où je me revois en relisant ces notes... C'est là-bas, sur ce sol africain, brûlé tout le jour par un soleil de feu ; la nuit est venue, prompte comme un rideau qui tombe, la douce brise du soir, qui rend parfois les nuits agréables à Saint-Louis, agite légèrement les feuilles de deux hauts palmiers-dattiers, qui montent de la cour, et semblent de grands éventails mis en mouvement par des mains invisibles. Nous sommes étendus dans de confortables fauteuils de rotin, une grosse lampe dont le globe est recouvert d'un voile vert, attire moins les insectes, et maintient une demi-obscurité propice aux contes et au sommeil. Un noir vient d'arroser la galerie bitumée et de déterminer ainsi une réelle fraîcheur. Dehors, le silence est morne ; le clairon des tirailleurs a sonné l'extinction des feux, il est neuf heures. Parfois le pas lourd de quelque Yolof s'éteint dans le sable de la rue ou bien, c'est au loin la mer, sur la côte, c'est le cri guttural des chacals ou de la hyène, rôdant aux alentours du cimetière de Guet'N'Dar. Dans le ciel pur, des milliers d'étoiles.

Mme Toulé, grassouillette et souriante, est enveloppée d'un long peignoir de toile légère, agrémenté de broderies. Le commandant Toulé, petit et sec comme un Maure, se dissimule dans un boubou sénégalais ; le visage de ce vieil officier du génie est noblement enlaidi par une balafre qui le sillonne du front au milieu de la joue, glorieux souvenir de Crimée. Mon lieutenant Maurer, sa femme, petite et avenante, le capitaine Surgy de l'artillerie, et vous lecteurs, sommes les auditeurs.

— Alors, commença le commandant, vous voulez, mon cher Dauvil, que je vous raconte des choses auxquelles personne de vous ne va croire. — Pardon mon commandant, votre femme, et notre ami Sagrin, dont je n'ai jamais regretté le départ comme ce soir, m'ont préparé à vous entendre, et je vous accorde toute mon attention. — Et nous de même, répondirent les autres, comme un écho flatteur.

— Eh bien, je n'étais encore qu'un enfant, tour à tour très joueur et très studieux, nous dit M. Toulé, lorsque, pour la première fois, je constatai quelque chose de bizarre en moi. Me couchant après avoir lu seulement une seule fois mes leçons, je m'éveillais les sachant par cœur. Il m'arriva vingt fois de

trouver dans mes rêves la solution des petits problèmes qui m'étaient donnés. J'appris le piano en me jouant, et je sentis souvent une main qui tenait ma main gauche et me faisait refaire l'exercice négligé. D'autres fois j'entendais une douce voix me dire à l'oreille : « Henri recommence, et loin de manifester un étonnement bien naturel, une peur compréhensible, il me semblait qu'un être cher était là... invisible, mais sensible, auprès de moi. Un jour que je répétais à haute voix, quelques vers de Virgile, et que j'avais du mal à franchir certain hémistiche, la voix inconnue me la souffla et je ne l'oubliai plus.

Jusqu'à ce jour, je n'avais rien dit à ma mère, ce qui doit vous sembler très curieux. Ce n'était pas de ma faute, car chaque fois que je voulais parler, un autre que moi, quoiqu'en moi, me disait : tais-toi.

Un matin que j'avais exécuté fort mal une petite sonate, que je jouais pour la première fois, je sentis qu'on me tenait la main pour me la faire recommencer. Après cela, je la jouai littéralement.

J'osai, ce jour-là, tout dire à ma mère qui, sans manifester la moindre surprise, me répondit doucement : je sais tout cela, ne sois pas effrayé, mon petit Henri, c'est ta sœur Pauline qui est toujours là avec nous, nous parlons assez souvent d'elle devant toi, pour que tu me croies.

Ma sœur Pauline était morte à seize ans, lorsque j'étais tout petit, et, chose étrange, sa présence se manifesta seulement lorsque cette âme d'élite, sentit que moi, son petit frère, j'avais besoin d'elle.

Des mois, puis toute une année se passèrent, sans que je ressentisse sa sainte et fraternelle influence.

J'arrive à l'époque de mes examens du baccalauréat, que je passai à Montpellier. J'étais ce qu'on qualifie d'élève très « calé » en mathématiques, et cependant la façon dont me fut posée l'une des questions, m'embarrassa tellement, que les yeux fixés sur le tableau noir, la craie à la main, j'étais hésitant, perplexe, muet. Eh bien, me demanda l'examineur, attendez-vous qu'un esprit vous souffle votre problème ? — Oui, Monsieur, répondis-je sans savoir ce que je disais. — Cette question et ma réponse, provoquèrent l'hilarité de l'assemblée. Mais alors il se passa une chose étrange, ma main, qui tenait la craie, s'approcha malgré moi du tableau, et après avoir frappé plusieurs coups, se mit à courir toute seule, écrivant avec rapidité plusieurs lignes d'équations fort exactes et après la solution traça rapidement un grand trait comme pour dire : c'est tout.

Relisez et expliquez, ajouta le professeur, vous hésitez tellement, que je suis surpris. Et, relisant, je fis une démonstration très nette de la formule algébrique. Une seconde question obtint le même résultat... instant de silence, puis rapide solution. L'examineur me donna la note 20, en me disant : « Vos hésitations venaient, je le vois, de la coordination de vos pen-

sées, à moins que, ajouta-t-il en souriant, l'esprit que vous attendiez ne vous ai dicté vos réponses. »

Vous dirai-je que c'était l'âme de ma sœur Pauline qui me les avait soufflées ? Non, car elle n'avait pas fait d'études qui lui permissent de me venir en aide en la circonstance, et je ne pense pas que la mort donne à notre âme la science infuse, mais, doutez-en si vous voulez, c'est par l'entremise de ma sœur, que j'appellerai mon ange gardien, ainsi que me l'assurait ma mère, que l'âme d'un mathématicien m'a remis dans le bon chemin.

Plus tard, à l'Ecole Polytechnique, où j'entrai en 1850..., vous voyez que vous êtes des enfants à côté de moi, je fus toujours aidé, la nuit, surtout pendant mon sommeil, par un ami, qui, dans le costume grec, me conseillait sur les questions à traiter...

Aux examens de la seconde année, comme j'étais très ambitieux de sortir dans les 20 premiers, mon ami... Pythagore ou Socrate, peut-être Platon, me dit que puisque une jeune âme amie l'avait prié de me guider, je devais être juste et ne point désirer le rang que je n'aurais pas dû entièrement à mon travail personnel, mais celui que mon intelligence seule me donnait, à valeur égale, entre tous mes camarades, et je sortis avec le n° 36, qui m'a condamné à l'arme du génie, où j'ai végété. Je ne fis qu'une année d'école d'Application à Metz, et, en 1854, je partis pour la Crimée.

Mon esprit ami, ma sœur, veillait sur moi et me préserva certainement du froid et de la misère, durant le rude hiver qui fit geler et dégeler tant d'Anglais, dit en riant de ce mot notre conteur qui avait le mot plaisant.

A propos, il fait chaud..., Mamadou, donne-nous des rafraîchissements.

(à suivre.)

LÉOPOLD DAUVIL.

LE MÉDIUM ANGLAIS ALFRED PETERS ⁽¹⁾

Nous lisons dans le *Messenger de Liège* :

De même que nos frères en croyance de Hollande et d'Allemagne, il nous a été donné d'apprécier à leur haute valeur les riches facultés médianimiques de M. Peters, lors de son trop court passage en notre ville.

Nous sommes heureux de pouvoir redire encore à nos lecteurs l'impression de charme inoubliable que nous a laissé ce distingué propagateur de la grande vérité spiritualiste.

Les preuves les plus absolues de la survivance de l'être humain, il les a

(1) Le médium Peters est en ce moment à Paris et a déjà donné plusieurs séances; il sera à Marseille le 1^{er} février.

données en grand nombre à quantité de personnes, avec une évidence telle que nul doute n'est possible. Personnellement, — lors d'une séance privée au Château de Bovigny — nous eûmes lieu d'être émerveillé des preuves d'identité d'esprits que nous reçûmes. Ce ne fut qu'une suite de détails intimes dans la description de nos parents défunts, détails donnés avec une telle exactitude que moins de la moitié seulement nous les aurait parfaitement fait reconnaître. Supposez un médium étranger que vous n'aviez jamais vu, qui vous signale sa vision — près de vous — de parents qui vous furent chers en ce monde, de ces êtres disparus de la terre depuis des années, qui vous parle des circonstances particulières que vous seul connaissez, qui vous dise la physionomie, le nom, l'âge, et la *maladie* qui a emporté ces parents dans l'au-delà, voilà certes des preuves d'identité appelées à étonner même des adeptes connaissant de longue date les manifestations variées des Esprits.

Si l'on nous oppose que le médium peut être un liseur de pensées plus extraordinaire encore que d'autres, que pourrait-on objecter au fait suivant ?

Sans dire le nom — en cette occasion, — M. Peters nous décrivit l'Esprit d'une personne qu'il voyait près de nous. Cela ne nous rappelait aucun souvenir à notre grand déplaisir. Le médium nous dit alors : « Je vois chez vous un album, le portrait de la personne décrite se trouve à la 7^e page à côté de celui d'une dame en crinoline. » Ces détails ne ravivèrent pas davantage notre souvenir, et ce ne fut qu'à notre retour à Liège que nous pûmes identifier l'Esprit apparu au médium et constater non sans une agréable surprise la parfaite exactitude de l'indication donnée.

Nous croyons devoir faire remarquer qu'en la circonstance qui nous favorisa si admirablement, le médium se trouvait dans d'excellentes conditions de repos, de tranquillité et de recueillement que rien ne pouvait troubler.

Il nous serait facile de citer d'autres nombreux faits concernant les frères en croyance qui ont pu assister à des séances privées données à Liège par M. Peters, mais nous devons nous borner, satisfait de joindre nos affirmations à celles que les lecteurs du *Messenger* ont pu lire précédemment.

Ajoutons que si, à certaines autres séances, tous les faits n'ont pu être reconnus exacts, on ne peut attribuer les insuccès au médium, car de mauvaises conditions ont dû se rencontrer comme entraves inconscientes. N'en est-il pas de même, par exemple, en photographie ? L'opérateur peut-il être rendu responsable de la non-réussite de son travail, si les conditions requises n'ont pu être rigoureusement observées. Nous l'avons dit et nous le répétons : aux séances de psychométrie, comme d'ailleurs en toute sérieuse réunion spirite, les bonnes conditions contribuent au bon résultat.

Au sujet des preuves d'identité des Esprits, que chacun est avide de rencontrer, disons qu'elles sont généralement mieux appréciées par les personnes compétentes, quand ces preuves vous parviennent d'emblée, comme c'est le cas avec M. Peters. N'en est-il pas ainsi du prix que l'on attache à un objet que l'on a pu rechercher vainement depuis longtemps.

Précédemment, nous avons rendu hommage aux belles qualités de cet éminent médium. Son désintéressement nous l'a rendu plus estimable encore. Sans fortune, les frais nécessités par son séjour en notre ville devaient naturellement être couverts par les assistants à ces séances ; il n'était donc que juste de lui rembourser ses frais de déplacement. Ceci dit, pour répondre à diverses critiques émises sans fondement.

On peut conclure que la tournée de M. Peters aura été favorable à notre cause ; beaucoup de consolations ont été données et les sceptiques les plus endurcis auront été ébranlés dans leurs hostilités souvent systématiques. Presque toutes les communications obtenues ont été accompagnées de preuves d'identité irréfutables devant lesquelles le doute n'a plus de raison d'être. Quelles théories nouvelles — le moi subliminal, entre autres — pourront être invoquées par les graves universitaires pour essayer de réfuter ces preuves de la réelle survivance de l'Etre humain ?

JACQUES FOCCROULE.

LA DÉCOUVERTE DE MA MÉDIUMNITÉ

par ALFRED PETERS

Le 7 juillet, à la dernière séance donnée à Liège, au local du Cercle d'Etudes psychiques, M. Peters, en réponse à la question à lui posée par un des assistants, comment il était arrivé à se rendre compte de ses facultés médianimiques, fit la déclaration suivante qui fut recueillie sténographiquement :

« Déjà, dans ma plus tendre enfance, j'avais des visions et je ne me souviens pas du temps où je ne voyais pas des Esprits. Mais, lorsque je commençai à penser, je crus perdre la raison, car je vis des formes humaines qui n'étaient point des hommes et j'entendis des voix qui ne furent point émises par mes semblables. Bientôt je reconnus que ce que me disaient ces formes était vrai. Je me rappelle qu'un jour je me trouvais dans une grande difficulté. J'occupais une position sociale dans laquelle j'avais beaucoup à travailler et qui ne me rapportait que peu d'argent.

En traversant une des rues de Londres, la Regent street, qui est très fréquentée, je perçus une voix claire et forte, qui me dit : « Dans quinze jours vous aurez passé cette difficulté ». Je réponds : « Qui me parle ? » Et j'entends prononcer un nom qui, plus tard, parut être celui de mon esprit pro-

tecteur. En moins de quinze jours, j'avais, en effet, une autre position. A cette époque, je ne savais pas ce qu'était le « spiritualisme ». Ce n'est qu'assez longtemps après qu'un parent me fit connaître cette doctrine.

Dans la première séance que je fréquentai, je fus mis sous contrôle et j'obtins un test (preuve). Un an ne s'était pas écoulé que je parlais en public et donnais des preuves de clairvoyance et de clairsaudience, mais il fallut bien deux ans avant que je fusse devenu un médium accompli.

Je fus reçu un jour dans une société de « quakers. » Là, on attend dans un profond recueillement les révélations des Esprits. Ce fut dans ce cercle que ma clairvoyance s'épanouit complètement.

Mon séjour en Belgique compte parmi le sixième voyage que je fais sur le continent et j'espère que ce voyage ne sera pas le dernier. »

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Il vient de paraître un livre ayant pour titre : « *Le Spiritisme devant la science* », par le docteur Grasset, avec préface de M. Pierre Janet.

Lisons et pesons les faits exposés.

Dans la préface, nous apprenons qu'une jeune hystérique de 26 ans, est amenée à la Salpêtrière, dans le service de M. le professeur Raymond, et étudiée par M. Janet ; cette jeune fille, nous est-il dit, avait eu des phénomènes d'apport, cailloux colorés bizarrement, (il eut été intéressant de connaître l'origine de cette coloration), fragments de verre, bijoux en argent, plumes d'oiseau et fleurs desséchées. Afin d'être édifié sur la provenance de ces objets, M. le professeur Janet, cherche à ranimer les souvenirs du sujet, à l'état de veille d'abord, et ensuite *pendant le sommeil hypnotique*. Arrêtons-nous ici, et ouvrons le livre à la page 137. Nous y trouvons ce passage :

« La caractéristique de l'hypnose (sommeil provoqué), n'est ni dans l'état de la motilité, ni dans l'état de la sensibilité, ni dans l'état de la mémoire, ni dans l'état de la conscience du sujet, mais *uniquement dans l'état de suggestibilité*.

En effet, un professeur de l'école de Nancy raconte quelque part, avoir fait avouer à un de ses malades hypnotisés, sa culpabilité, concernant un délit imaginaire.

Vous voyez quel fonds et quel poids, ont les aveux de la jeune fille, à M. Janet, lui faisant confesser que ces apports étaient des objets amenés par elle ! L'hypnotiseur eût pu lui faire avouer tout ce qu'il eût voulu. Telle est

la première expérience. Passons à la seconde, décrite par M. le professeur Grasset.

Il s'agit d'une maison hantée ; de la page 11 à la page 47, l'histoire nous est narrée avec un grand luxe de détails ; j'en détache ce passage, page 46 : « Le lit est agité d'un violent tremblement ; le grand-père fait avec son épée des moulinets terribles, frappant d'estoc et de taille, de-ci, de-là, transperçant l'espace en tous sens, autour du lit, sous le lit même, il s'arrête exténué. On attend anxieusement, le lit tremble encore. »

Après une description qui dure plus de 35 pages, nous aussi nous attendons anxieusement une explication ; nous pensons voir reprendre chaque événement un à un, y découvrir une fraude s'il y a lieu ; nous ne tardons pas à reconnaître notre candeur. Cinq mots suffisent, les voici (page 52) : « La jonglerie d'abord est évidente. »

Puis, le professeur ajoute plus loin : « Aucune épreuve sérieuse n'a été faite pour éviter la plaisanterie. » Que n'a-t-il pris ses précautions ? En dehors même de la suggestion, il est reconnu depuis longtemps, que les hystériques, ont une très grande tendance au mensonge ; donc, surveillez-les, prenez-les sur le fait, ou alors n'en parlez pas.

Le but de ce premier article, est de montrer le peu de soin apporté dans l'observation des phénomènes décrits, et le manque d'autorité des exemples invoqués ; nous discuterons la théorie dans la prochaine revue. Est-il question de médiumnité ? l'auteur cherche à la ridiculiser, en s'appuyant sur un roman de M. Louis Dumur, roman intitulé : *Un coco de génie*, et publié par le *Mercure de France*, 1901-1902. Et l'auteur fait cette remarque : « Ce n'est pas là une démonstration scientifique » ; nous ne le savons que trop bien, et nous demandons ce que l'imagination d'un romancier, vient faire dans un livre obligé, de par son titre, à rester sur le terrain scientifique. En vain cherche-t-on, d'ailleurs, dans tout l'ouvrage, une sensation vécue, quelque chose dont on puisse se dire : Oui, nous avons bien l'impression que les choses se passent ainsi. Les théories qu'on nous présente, sont étayées sur des romans ! Ainsi, à la page 217, je détache encore ce passage : « Jules Soury a signalé à Pierre Janet, un curieux passage du roman : *Crime et Châtiment*, de Dostoiewski, etc. » Quelle preuve cela nous apporte-t-il ? Le romancier est maître de ses personnages (il en est même qui les font mourir deux fois !). Autre citation : « Vers le milieu de la nuit, Schumann se leva et prêta l'oreille à des sonorités étranges, effrayantes, et Schubert lui apparut porteur d'un thème, qu'il voulut noter sans retard. Le thème envoyé par les mânes de Schumann, en mi bémol majeur, parut dans le volume complémentaire, des œuvres de Schumann. » Et un peu plus loin vous voyez : « Comme cela ressemble au roman de Dumur », et « Comme cela fait prévoir les compositions des médiums. »

Cette citation n'est pas heureuse, car l'auteur semble ignorer que Schumann, est mort fou ; dans son anthologie des grands maîtres de la musique (Armand Colin et Cie, éditeurs), M. Léopold Dauphin, nous apprend que dans la maison de santé où il mourut, Schumann, *dans son délire*, se croyait en relations avec les âmes de Schubert et de Mendelssohn.

A moins de tenir tous les médiums pour des aliénés, M. le professeur Grasset eût pu, à notre avis, s'abstenir de cet exemple. Il y a à Bicêtre ou à Charenton, de pauvres malades qui se prétendent être Jésus-Christ, la reine de Madagascar ou l'empereur du Brésil, et personne ne songe à considérer ces incarnations imaginaires comme des médiumnités. Nous connaissons, pour notre part, des médiums exerçant des professions très dissemblables, deux notamment, et ce serait se mentir à soi-même, de les prendre pour des fous ; l'un, commerçant rigide, ayant une idée très nette de ses prix de revient, du bénéfice qu'il lui faut prendre, pour couvrir ses frais généraux, et faire honneur à ses affaires ; l'autre, que nous avons perdu de vue, depuis très peu de temps, appartenait à une grande administration, où il occupait un poste assez élevé, comportant une certaine responsabilité. Ce dernier, avec lequel nous avons expérimenté maintes fois, est un médium à effets physiques, si parfaitement caractérisés, qu'il est impossible de les imiter, même en s'autorisant à frauder ouvertement ; aussi, ne pouvons-nous pas nous empêcher de sourire, en lisant les explications fournies au sujet des tables tournantes.

On ne cause pas, dit le professeur Grasset, *c'est important* ; puis il raconte à ses élèves, qu'un des assistants, plus nerveux que les autres, pousse sans le vouloir et sans le savoir, et qu'un certain nombre d'autres, entraînés par ce commencement de mouvement, poussent aussi toujours inconsciemment et involontairement, avec une énergie considérable et croissante.

Quiconque a étudié sérieusement le phénomène spirite et s'est donné la peine de chercher de vrais médiums, croit rêver en lisant ce qui précède.

Le professeur semble ne pas même se douter que si la table tourne, *c'est en l'air*, et que les pressions dont il parle, auraient plutôt pour résultat de faire retomber la table. Si la force inconnue ne se manifeste pas, nous sommes en présence de deux forces connues : 1^o la pesanteur, 2^o la poussée, et la résultante de ces deux forces aurait une direction oblique vers la terre. (Principe du parallélogramme des forces.) De plus, dans les séances où nous avons observé les phénomènes les plus intenses, la force inconnue nous priait de causer, en attendant les manifestations ; dans son intéressant livre « *Au pays de l'ombre* », (Leymarie, éditeur), Mme d'Espérance nous apprend que les personnes présentes avaient l'habitude de chanter et de jouer du piano, pour préparer la venue des esprits. Il n'est donc nullement important de ne pas causer.

Il nous paraît inutile de discuter la doctrine des mouvements involontaires et inconscients, lancée,* nous dit l'auteur, par Chevreul, en 1834 ! Depuis cette époque, nous avons fait du chemin ; le phénomène spirite aussi ; des membres de l'Académie des sciences ont reconnu, aux coups frappés, une autre origine que celle du muscle craqueur, et ce grand savant que fut Chevreul décrivit lui-même (le fait fut affirmé récemment), un fantôme qu'il observa un soir, dans son appartement.

Voici, d'autre part, ce qu'écrivit le docteur Edmond Dupouy (Sciences occultes et physiologie psychique.)

« Qui donc, en effet, aurait osé affirmer, il y a seulement cinquante ans, que
« des hommes éminents, des professeurs de la Faculté de Paris et des gran-
« des Universités européennes, membres des Instituts et des Académies :
« Crookes, Babinet, Ch. Richet, Lombroso, Carl du Prel, Zöllner, etc., étu-
« dieraient la psychologie expérimentale, avec des médiums, et reconnaî-
« traient que la Force psychique est une vérité démontrée, ayant ses lois
« et ses principes. » Et plus loin : « ... les phénomènes de lucidité, de per-
« cussion, de lévitation, de mouvements, de corps pesants, par contact et
« sans contact, l'altération du poids des corps, ceux plus extraordinaires
« encore, d'écriture directe, d'apports, de matérialisation et de dématéria-
« lisation, démontrant tous qu'ils sont gouvernés par une Intelligence, sont
« maintenant des faits évidents, appartenant à la biologie positive, puisqu'ils
« sont perçus par nos sens et produits par l'expérimentation. La mauvaise
« foi la plus insigne, ne peut plus les nier aujourd'hui. »

Le livre qui motive cet article : « *Le Spiritisme devant la science* », eût peut-être été exact avec le titre suivant :

« DE LA CONSCIENCE DANS LA FOLIE ET DANS CERTAINES NÉVROSES. » Avec ce titre, moins brillant, il est vrai, l'auteur en laissant de côté le spiritisme, se fut évité de nous montrer à quel point il est peu documenté sur le sujet qu'il traite.

Depuis vingt ans bientôt que nous étudions le phénomène spirite, nous avons assisté à beaucoup d'expériences, nous sommes vraiment stupéfaits de voir à la fin de 1903, invoquer la théorie de la poussée inconsciente.

Voici quelques faits :

Nous avons observé à Nîmes une lourde table de salle à manger, esquissant un pas de polka ; nous avons vu à Naples, dans une séance avec Eusapia, une longue table flottant dans l'espace, en pleine lumière, pendant plusieurs minutes, à plus d'un pied du sol. A Montpellier, nous avons expérimenté avec un médium auquel nous faisions lire à haute voix dans un journal, le cours de la Bourse, pour accaparer toute son attention, pendant que la table s'agitait avec la vitesse d'une machine à coudre et nous répondait tantôt en la-

tin, tantôt en français, comme pour se moquer de la difficulté imposée au médium.

Enfin, nous sortîmes d'une séance, un soir à Bordeaux, malade d'avoir ri ; ce n'était pas certes l'habitude dans ces réunions ; mais nous venions de voir une petite sellette en bois se démener, se trémousser, faire des révérences, se secouer sur un pied, avec des mouvements convulsifs pour montrer qu'elle prenait part à l'hilarité générale ; ce n'était plus un objet inanimé, poussé ou tiré, que nous avions sous les yeux, mais un être doué d'une vie momentanée, et ayant la forme immuable d'une sellette. Les réponses de ce pseudo-être, qui paraissait s'amuser beaucoup, étaient comiques, sans trivialité, et à cent lieues de ce que nous pouvions penser. ?

De ces faits, il résulte que là où il n'y a pas de contact, il ne saurait y avoir de poussée, et en face de cette table isolée dans l'espace, dont nous parlons plus haut, nous posons aux savants cette question :

Ce phénomène est-il oui ou non contraire aux lois de la pesanteur ?

Il est indispensable de procéder avec méthode dans l'étude de cette force mystérieuse et d'observer, tout d'abord, le phénomène le plus simple ; puis, quand ce phénomène aura été expliqué d'une façon complète, passer à un autre ordre un peu plus compliqué ; par exemple les coups frappés par la table et dans la table, ou encore dans la pièce ; il faudra que chaque phénomène soit la conséquence de l'autre, et se produise constamment, à la volonté de l'expérimentateur, dans les conditions connues et nécessaires à sa manifestation. C'est ainsi, et *pas autrement*, que le spiritisme pourra rentrer dans le cadre des sciences expérimentales.

Si, au contraire, cette force plus ou moins intelligente que nous nommerons X (cette dénomination a l'avantage de ne froisser personne, chacun restant libre de l'attribuer à des esprits, à des larves, ou au diable), se moque des conditions préparées, produit des phénomènes souvent opposés à ceux attendus, phénomènes ayant leur originalité propre et inimitable, il faudra bien reconnaître l'existence, en dehors de nous, d'une volonté libre et intelligente ; et, si cette volonté peut animer une table, un buffet, ou un objet quelconque, que ne fera-t-elle pas dans cet instrument délicat et merveilleux qui constitue nos organes ?

Lorsque cette vérité se sera imposée expérimentalement, nous en aurons fini avec le déprimant matérialisme ; nous croyons ce jour proche ; c'est notre conviction ; c'est aussi notre souhait le plus sincère.

Voyons maintenant les raisons apportées par M. le professeur Grasset, à l'égard de l'inspiration ; des deux derniers faits qui nous restent à examiner, faits d'ailleurs identiques, je n'extrais que le suivant cité d'après Chabaneix (page 153) :

« Le célèbre compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer un morceau de musique. Cette préoccupation le suivit dans son sommeil ; au moment où il se croyait de nouveau livré à son travail et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate s'il veut bien lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par son hallucination, il accepte le marché proposé par le diable et l'entend très distinctement exécuter sur le violon cette sonate tant désirée, avec un charme inexprimable ; il se réveille alors dans le transport du plaisir, court à son bureau, et écrit de mémoire le morceau. »

Si quelqu'un a conscience de ce qui s'est passé, il saute aux yeux que c'est Tartini lui-même ; il apparaît non moins clairement, que le célèbre violoniste (Tartini fut violoniste et compositeur), n'eût pas une hallucination, puisque cette sonate a été écrite et éditée, sous le nom de Sonate du Diable. Il arrive parfois qu'en rêve, on croit avoir trouvé la solution d'un problème creusé et approfondi dans la journée, mais on s'aperçoit bien vite au réveil, que cette solution ne tient pas debout, et que, par suite du manque de coordination des idées dans le sommeil, on avait négligé une des faces de la question à résoudre. Dans la Revue de l'hypnotisme et de la psychologie physiologique d'août 1902, le docteur Franckel, de La Haye, termine ainsi son article sur le sommeil et les rêves.

« Il se peut sans doute parfois qu'au réveil nous prenions un rêve pour de la réalité, de sorte que, comme l'affirmait Aristote, certaines de nos actions seraient motivées par les songes de nos nuits ; ce n'en est pas moins une expérience générale qu'un rêve, quelque net qu'en soit le souvenir au moment même du réveil, s'efface très promptement de notre mémoire lorsque le réveil est devenu complet. »

Voilà qui est bien dit et surtout bien vrai. Et si Tartini n'eût entendu sa sonate qu'en rêve, il se fut trouvé devant du néant, au moment d'écrire le morceau.

Or, savez-vous où s'est élaborée cette sonate, d'après le docteur Grasset ? Dans un petit endroit connu de lui seul, et qu'il appelle le polygone, petit magasin à contour polygonal, comme son nom l'indique, et dans lequel se passent tous les actes dont nous n'avons pas conscience, actes dits automatiques ; la conscience volontaire et libre n'est même pas toujours avisée ; en sorte que nous avons **deux consciences** !! (c'est peut-être pour cela que bien qu'en 1903, l'éditeur a daté le livre de 1904, attendant la fin du monde avant l'année prochaine, devant une telle révélation !) ; encore ces deux consciences ne sont-elles pas toujours polies à l'égard l'une de l'autre ; l'une sommeille ou s'en va sans dire à l'autre : je sors, garde le magasin ; bien plus, la petite, la polygonale, c'est-à-dire l'inconsciente ! est la plus intelligente ! et fait pren-

dre à la grande qui n'y voit goutte, du déjà vu pour une nouveauté ! Vous voyez, chers lecteurs et lectrices, que l'étude du polygone, nous réserve encore de bons moments.

Quant à la sonate qui existe, avec son armature à la clef, son rythme, son mouvement et la notation de ses nuances, c'est bien là une mélodie créée de toutes pièces par une intelligence inconnue, l'état de rêve ne permettant pas de mener à bien une œuvre d'art aussi complexe.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, Boileau n'eût pas eu besoin de nous commander ce précepte.

Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage.

La Fontaine, ce génie du mot juste, qui nous semble avoir écrit d'un seul jet, tant son style est simple et coulant, ne se fût pas donné la peine de raturer si souvent ses manuscrits, changer tant d'épithètes, remanier tant d'expressions. Pascal n'eût pas recommencé seize fois l'une de ses Provinciales, et Flaubert ne fût pas mort à la peine. Et vous tous peintres, sculpteurs, musiciens, poètes qui mettez tant d'âpreté à poursuivre votre idéal, et à nous communiquer votre élan dans des œuvres éclatantes, à quoi bon vous donner tant de mal ? pour quoi cette recherche de perfection, dans les plus petits détails ? Un de ces jours ou une de ces nuits, vous trouverez une œuvre toute faite, dans votre polygone.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, si l'artiste ne pouvait avoir la légitime fierté de la difficulté vaincue, si l'homme avait le moindre doute sur l'unité indissoluble de sa conscience et l'indépendance de sa volonté, ce serait la déchéance complète à bref délai, toute idée de progrès ne pouvant être séparée de celle de liberté.

Oh ! comme nous comprenons cette évolution récente d'écrivains distingués vers le spiritualisme ; psychologues, par état, ils ont crû reculer les bornes de l'analyse, en s'adressant au physiologiste ; celui-ci étalant devant eux un peu de matière cérébrale leur a répondu : Voilà de la pensée, du sentiment et de la volonté ; et, s'étant détournés avec dédain, poètes et romanciers ont pris leur vol vers les régions sereines du Beau, du Vrai, et du Bien, où l'on rencontre la Foi, donnant la main à l'Espérance, et guidées toutes les deux par leur grande sœur, la Charité, à travers les plaines étoilées.

HENRI BRAULT.

Nota. — M. H. Brault prie les lecteurs qui ont connaissance de phénomènes matériels (lévitations, écriture directe, apports), de l'en aviser, poste restante, à Nice, pourvu que ces phénomènes soient actuels, c'est-à-dire ayant encore lieu présentement.

LE SPIRITISME EN ANGLETERRE

Une communication d'outre-tombe. — Interview d'un médium.

Londres, 19 janvier. — On parle beaucoup en ce moment à Londres d'une communication d'outre-tombe entre le célèbre spirite M. Myers, décédé il y a deux ans et sir Oliver Lodge, président du collège scientifique de Birmingham ; M. Myers avait promis de venir dire à son ami s'il y avait un autre univers où vivaient les esprits. Il a, dit-on, tenu sa promesse.

Le spiritiste sir Oliver Lodge n'a point voulu, il est vrai, se prononcer encore ; il attend son heure pour dire exactement ce qui s'est passé ou se passe entre lui et son ami.

J'ai vu à ce sujet un médium, connu à Londres, miss Lavin, qui est collaboratrice au journal *The Light*, organe du spiritisme anglais.

Elle m'a parlé en ces termes :

— Tous les Spiritistes de Londres et du Royaume-Uni croient à la véracité de ces affirmations. Les deux savants en question sont des hommes dignes de foi par leurs écrits, doctes et scientifiques. Que le mort soit venu parler au vivant, ce n'est là qu'une manifestation extraordinaire du pouvoir spiritiste auquel ils croient et sont obligés de croire par l'expérience qu'ils font chaque jour à l'aide des médiums. Si le présent cas est plus intéressant, c'est parce que les sujets dont on parle sont plus connus.

La théosophie baisse. Et le spiritisme monte parmi les Anglais. Un des plus distingués spiritistes est M. Stead, directeur de la *Review of Reviews*. Lui aussi croit à la communication posthume de M. Myers.

Le médium qui m'a donné ces détails était calme et sérieux en me parlant ; une conviction profonde lui faisait accentuer chaque mot et il serait peut-être téméraire de traiter d'hallucination pareil sentiment.

(Extrait du journal « *La Patrie* » du 20 janvier 1904.)

LA PRINCESSE WISZNIEWSKA

L'une des plus nobles figures de l'humanité vient de disparaître : la princesse Wiszniewska, fondatrice et présidente de l'Alliance universelle des femmes, pour la paix et l'éducation.

Bien que souffrant depuis longtemps d'une maladie de cœur, la vaillante femme restait debout à son poste, dissimulant son mal, en continuant énergiquement son œuvre : « La guerre à la guerre. »

Un matin, elle se réveilla plus malade. Qu'importe ! Elle fit sa toilette, prit un peu de nourriture, écrivit des notes pour l'*Alliance*. Puis, s'étendant dans son fauteuil, elle dit à la femme fidèle, l'incomparable dévouée qui vivait auprès d'elle : « Je vais me reposer un peu. »

Elle s'endormit d'un sommeil si doux, si calme, que la pâleur qui couvrit son visage quelques instants après, indiqua seule qu'elle avait quitté la terre, emportée dans un rêve enchanté, semblait-il !

Je n'ose toucher à la douleur du Prince Wiszniewski, quand, en rentrant chez lui, il ne retrouva plus qu'une morte !...

Lorsque je contemplai, le lendemain, la physionomie de mon amie, empreinte de sérénité, mes amers et égoïstes regrets d'avoir perdu celle qui aimait, comme peu savent aimer, se transformèrent en un sentiment plus juste, et je m'écriai : « Elle est sauvée ! »

Oui, sauvée des blessures de la lutte, d'un labeur au-dessus des forces humaines, des morsures de l'envie !

Elle était devenue la digne émule de Henri Dunant, le fondateur de « la Croix Rouge », Dunant, le grand bienfaiteur de l'humanité, qui décrivit les scènes de carnage sur les champs... d'honneur, d'une manière si déchirante qu'il fallait avoir le cœur bien ferme pour en faire la lecture sans faiblir. On sait quels résultats il obtint, à force de persévérance et d'énergie. Il avait évoqué les visions des tortures les plus atroces, des douleurs les plus intenses, que puisse concevoir l'imagination, car la guerre enfante tous les maux.

Ces visions s'imprimèrent profondément dans le cœur de la femme, qui se trouvait simple, sans confiance dans sa valeur et qui devint pourtant une héroïne ne reculant devant aucun effort, adressant aux nations et aux souverains un cri suprême de détresse !

Autrefois les foules s'assemblaient autour des apôtres qui apportaient la bonne parole. La Princesse Wiszniewska, fit vibrer sa voix jusqu'au-delà des mers.

La pitié est née des gouttes de sang tombées de la couronne d'épines. L'une d'elles avait été recueillie dans le cœur de la Princesse, et y avait allumé un foyer ardent où tous se réchauffaient. Aucun ne pouvait rester insensible à ses accents, et elle recueillit en peu d'années, plus de cinq millions d'adhésions. Des drapeaux de tous les pays, de toutes les nuances, avec des emblèmes de la Paix, brodés en lettres d'or par des femmes, s'accumulèrent autour d'elle, pour entremêler leurs couleurs, comme dans un embrassement général, et représenter l'arc-en-ciel, symbole reconnu par les peuples anciens comme symbole de la Paix.

Les couronnes d'or des grands de la terre se ternissent et se perdent dans les poussières de l'oubli, mais l'âme bien-aimée emporte sa gloire avec elle dans l'éternité, où l'attend un diadème d'étoiles.

Que ses feux rayonnent sur le digne compagnon de sa vie, qui fut son grand amour, et, par ses rares mérites, son aide, son protecteur et son soutien. Il est resté seul, mais la belle fête du Revoir lui est assurée. Tous deux y croyaient fermement, ayant fait de sérieuses études spirites.

Chère disparue, vous rayonnez aussi sur celle qui est appelée à vous suc-

céder, Marya Cheliga. Sa vaste intelligence, son grand cœur, si ardent qu'il semblerait que vous n'ayiez qu'une âme à vous deux, poursuivra la route frayée ; car, ainsi que vous, elle est une incarnation de la Pitié.

Divine Pitié ! Tu es l'irradiation de l'amour et de la lumière !

RUFINA NOEGGERATH.

UNE RECTIFICATION

Le D^r Encausse (Papus), directeur de *l'Initiation*, revue philosophique des Hautes Etudes, nous prie de faire la rectification suivante à la liste des Revues spiritualistes publiée dans notre numéro de janvier, ce dont nous le remercions, désirant que les renseignements donnés soient aussi exacts que possible. « *L'Initiation* a été fondée le 1^{er} octobre 1888 et depuis n'a jamais cessé de paraître régulièrement. »

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

Le spiritisme prouvé scientifiquement.

Le spiritisme, reconnu comme une vérité par un certain nombre de personnes, est controversé par d'autres et absolument nié par des milliers d'incrédules et de savants. Les premiers affirment, et sont convaincus, que les phénomènes psychiques, produits et constatés dans les séances médianimiques, sont l'œuvre des Esprits ; les autres contestent cette théorie, et disent que ces manifestations ne sont que des effets physiologiques, émanant des vivants, et auxquels les désincarnés ne prennent aucune part.

Quelle est la cause de cette dissidence ? La vraie raison ne serait-elle pas parce que le fait ne peut être prouvé ? Chercher à résoudre cette question, tel est le but de cet article.

Dans l'opération successive, par laquelle il arrive à connaître la vérité, l'esprit peut adopter trois modes différents de raisonnement. Au premier rang figurent les mathématiques, appelées aussi sciences exactes, sciences par excellence.

Ensuite vient le raisonnement déductif ou syllogistique, qui, d'une vérité générale, tire une vérité particulière. Enfin, il y a le raisonnement par induction, qui procède du particulier au général.

La preuve fournie par les mathématiques est absolue et infaillible. Personne n'en doute, ni ne la discute. La proposition géométrique du triangle, dont les trois angles sont égaux à deux angles droits, n'a jamais été niée par aucun être intelligent, pas plus que l'axiome : « Le tout est plus grand que la partie. » Ce sont là des vérités évidentes par elles-mêmes, basées sur des lois éternelles, fixes, immuables.

La preuve des phénomènes spirites n'appartient pas à cette catégorie ; car, si cela était, tous ceux qui les observent devraient être convaincus, et ce n'est pas le cas. En outre, aucun spirite ne peut prétendre que le fait est prouvé mathématiquement, comme un problème d'algèbre ou de géométrie.

Le deuxième mode de raisonnement est syllogistique et connu en logique sous le nom de raisonnement déductif.

Le syllogisme, comme on le sait, est composé de trois propositions, dont la dernière suit les deux premières, comme par exemple : « Tous les hommes sont mortels. — Je suis un homme : donc, je suis mortel. »

Ce genre de preuve est aussi vrai que la preuve mathématique, à moins toutefois, que le syllogisme ne pêche contre les règles de la logique.

C'est un faux dilemme qui, dit-on, fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie. « Où ces livres, disait Omar, sont conformes au Coran, et ils sont inutiles ; où ils ne lui sont pas conformes, et ils sont dangereux ; donc, il faut les brûler. »

Mais si je dis : « Tous les animaux qui rampent sont inférieurs à l'homme. — Les serpents sont des animaux rampants : donc, les serpents sont inférieurs à l'homme. » Ici, aucune règle n'est violée, et la vérité est évidente, tout autant que dans une proposition d'Euclide.

Les phénomènes psychiques invoqués par les spirites comme argument pour affirmer leur doctrine, peuvent-ils être classés dans ce mode de raisonnement ? Evidemment non ; car, quelles que soient les raisons données par ceux qui déclarent avoir reçu des messages écrits, ou vu un des phénomènes attribués au spiritisme, et la sincérité de leur témoignage, il leur sera difficile, sinon impossible, de nous convaincre de la vérité de leurs allégations.

Enfin, le troisième mode de raisonnement est celui qui va du particulier au général. Des faits l'esprit s'élève aux lois ; des effets il remonte aux causes. C'est la preuve inductive, aussi nommée scientifique, parce qu'elle est employée par les hommes de science.

Dans ce genre de raisonnement, la première chose à faire c'est de réunir tous les faits, et spécialement les faits antérieurs, qui sont reliés à certains phénomènes de la nature ; puis à formuler une théorie pour expliquer tous ces faits. Si l'hypothèse admise ne peut résoudre tous les cas, on l'abandonne et on en cherche une autre.

C'est ainsi qu'on a vu se succéder depuis Roger Bacon, jusqu'à Newton, les différents systèmes inventés pour expliquer la formation des planètes, et leur révolution autour du système solaire. La loi de la gravitation découverte par l'illustre mathématicien et astronome anglais, n'est, en somme, qu'une théorie, car elle manque des éléments que possèdent les deux autres modes d'enseignement, et qui sont indispensables pour en assurer l'authenticité.

Peut-être verra-t-on surgir, un jour, une autre théorie qui renversera celle

de Newton ; mais, jusqu'alors, nous n'avons aucune raison de croire qu'elle n'est pas la vraie, et qu'elle n'est pas démontrée scientifiquement.

On nous objectera que les phénomènes spirites ont été constatés dans presque tous les pays, et par des hommes dont la science, comme l'honnêteté, ne peuvent être mises en doute. Mais on pourra répondre, avec non moins d'assurance, qu'il en est des milliers d'autres, tout aussi sincères, et aussi intelligents, qui nient ces faits.

En réalité, on peut dire, qu'en dehors des sciences exactes, et de la déduction, il y a très peu de choses, si même il en est, qu'on peut admettre comme vraies, d'une manière absolue et irréfutable.

Afin de rendre ce sujet plus clair, examinons de plus près quelle est la différence entre les deux modes de raisonnement, par déduction et par induction.

Supposons, par exemple, qu'il existe dans le soleil une force qui attire à lui tous les corps de l'espace ; et admettons, en outre, que la terre est un de ces corps. Ne s'en suivra-t-il pas, d'une manière certaine, que la terre se précipitera dans la direction du soleil, à moins qu'une force contraire quelconque ne vienne y mettre obstacle ? C'est là ce qu'on appelle raisonner par déduction, de cause à effet ; c'est mettre en rapport avec une vérité générale une vérité particulière.

Le raisonnement *déductif* a créé tout un ordre de sciences, aussi remarquables par l'étendue de leurs applications que par leur exactitude. L'astronomie doit à la puissance du calcul ses étonnantes découvertes. Dans les sciences mixtes, comme la morale, la théologie et la jurisprudence, où il s'agit de développer ou de défendre les vérités de la conscience et de la révélation, d'interpréter et d'appliquer les lois positives, la *déduction* joue le principal rôle. Mais on ne doit pas oublier qu'au-dessus d'elle est la raison, qui lui fournit ses principes nécessaires, et que, dans la sphère des choses réelles, les plus savantes déductions ne sont qu'hypothétiques, si l'observation des faits ne vient les confirmer et les justifier. L'*induction* est tout l'opposé de la *déduction*. C'est le procédé qui conduit à l'universel, a dit Aristote ; c'est le procédé même de la raison. Elle suppose des idées *à priori* ; la notion de loi, le principe de la stabilité des lois de la nature, base identique, majeure commune de toute induction dans la sphère expérimentale ; mais cette base, c'est la raison qui la donne. C'est aussi la raison qui clôt le cercle des expériences, et déclare celles-ci suffisantes pour constater la loi.

En spiritualisme, nous constatons des effets, et le but de nos investigations est de trouver la cause ou les causes. Par conséquent, l'étude du spiritualisme ne peut-être faite que par le raisonnement *inductif* et par aucun autre. Il en est de même de la science qui a pour objet de découvrir les causes des phénomènes divers qu'elle observe dans la nature.

La preuve scientifique est nécessairement sujette à erreur, ou plus ou

moins parfaite, parce qu'elle est basée sur l'évidence des sens, et qu'on ne peut se fier aux sens que dans une certaine mesure. Il en résulte qu'une vérité, démontrée scientifiquement, ne passe dans le domaine public que lentement ou n'y est jamais admise ; car l'évidence reconnue par l'un ne l'est pas toujours par l'autre. Il a fallu plus de deux siècles avant que la théorie de Copernic, sur l'univers, fut acceptée. Il en est de même du système de l'évolution, que certains préconisent, et que d'autres rejettent de nos jours.

Quelle conséquence peut-on tirer de ce qui précède, en faveur du spiritisme ? Il est bien vrai que les phénomènes spirites n'ont pas été démontrés comme une proposition mathématique, mais, néanmoins, ils l'ont été dans le sens scientifique, attendu qu'aucune autre théorie n'a été jusqu'ici capable de les expliquer autrement.

Et nous pouvons affirmer, avec les deux grands savants anglais, William Crookes, et A. Russell Wallace, que le spiritisme est démontré scientifiquement, autant que la loi d'attraction de Newton.

Professeur, C. MOUTONNIER.

CONFERENCES DE M. LEON DENIS

à Toulon, à Marseille et à Valence.

La conférence de M. Léon Denis, sur le « spiritisme devant la science », a obtenu un gros succès. L'orateur, pendant plus d'une heure, a tenu l'auditoire sous le charme de sa parole et s'est fait longuement applaudir. M. Léon Denis a montré que, sortant de la spéculation pure, le spiritisme était entré dans une voie véritablement scientifique. Il a ensuite opposé ce qu'il appelle le changement incessant de la matière à l'immutabilité du principe immatériel qui, selon l'orateur, forme le moi conscient, et s'appuyant là-dessus, il a établi « l'immortalité de l'âme ».

Une deuxième conférence aura lieu, le 8 janvier prochain, au Grand-Hôtel.

Le PETIT PROVENÇAL du 28 décembre 1903.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

Samedi soir la grande salle de l'Hôtel de la Poste était absolument comble pour la conférence de M. Léon Denis.

Avec une clarté d'autant plus admirable que le sujet était plus complexe, avec une grande force d'argumentation et une rare élévation de pensée, le conférencier a développé son thème, non sans avoir, tout d'abord, fait bonne justice des fourberies, des supercheries et des crédulités excessives qui ont pu faire méconnaître et suspecter le spiritisme.

Par un examen rapide mais très solidement documenté des recherches, des études auxquelles se livrèrent sur les forces psychiques des savants d'une in-

discutable autorité comme Crookes, comme Myers, comme les docteurs Charles Richet et Paul Gibier, comme le colonel de Rochas, M. Léon Denis a très nettement mis en lumière l'importance des constatations enregistrées par ces maîtres dont la supériorité et la probité intellectuelles sont au-dessus de tout soupçon d'erreur, d'illusion ou de fraude.

Nous voudrions pouvoir suivre le conférencier dans les développements si attachants, si suggestifs de sa démonstration éloquente. Mais l'espace nous est parcimonieusement ménagé aujourd'hui et nous devons nous borner à dire l'impression profonde qu'a produite sur son auditoire la parole tout à la fois précise, chaleureuse et persuasive du très remarquable orateur qu'est M. Léon Denis.

Sa conférence laissera certainement le plus durable souvenir dans l'esprit de tous ceux qui l'ont entendue.

Journal de Valence du 1^{er} décembre 1903.

IN ARTICULO MORTIS

Nous devons, en prenant part à la vie terrestre, rendre compte, selon notre Karma ou état d'âme, de la mission que nous avons acceptée lorsque nous arrivons à l'époque de notre désincarnation. Par mon âge avancé (86 ans), je viens avec sérénité et la gravité que revêt le moment solennel, soumettre à toutes les âmes, mes sœurs, illuminées par les vibrations que projettent le spiritisme, la théosophie et l'occultisme, le *compte rendu* de l'emploi de mes facultés dans ce long pèlerinage.

Il y a quelque 35 ans, j'entendis parler du spiritisme. Je m'informai. Voulant connaître cette nouvelle (pour moi) philosophie, je lus tous les ouvrages qui concernaient cette doctrine, et m'assimilais tout ce qui était d'accord avec ma raison, laquelle s'étonnait qu'une chose aussi simple que naturelle, si conforme avec la justice omnipotente qui doit gouverner les univers, eût tardé si longtemps à se faire connaître à l'humanité. Me méfiant de la facilité à m'identifier avec de pareilles théories qui me subjuguèrent, voulant tempérer et atténuer mes impressions, je me mis à l'étude de tous les ouvrages qui combattaient cette saine et lumineuse doctrine. Bien m'en a pris, car tout ce que j'avais lu affermissait ma nouvelle croyance, me donnant des preuves indéniables de la réalité des phénomènes spiritiques, et légitimait mon enthousiasme ; Allan Kardec avait acquis un nouvel adepte.

J'étais bien préparé pour recevoir cette bienheureuse lumière et la regarder en face avec une constante fixité qui, depuis lors, ne cesse de me submerger de ses rayons qui m'ont servi de phare à la direction de toutes mes actions ainsi que de mes pensées.

J'avais recueilli précédemment tout ce qui m'était assimilable des écoles et sectes philosophiques de toutes les époques, depuis l'antiquité jusqu'en ces temps modernes, c'est-à-dire ce que recèle la conscience humaine : la croyance en une cause suprême. Avec le même soin, la même volonté, j'étudiai les religions positives, recueillant aussi le fruit qui les unit toutes : la croyance commune en une puissance absolue, créatrice des Mondes. Mais, il en est résulté que, ne pouvant asservir ma raison à l'absurde dogmatique, à la tyrannie des articles de foi, je devins indifférent à tout culte extérieur, et que, seule, ma conscience, guidée par la religion naturelle, par l'observation des exigences sociales, la morale innée chez l'individu, je n'avais pour Mentor que cette conscience. L'incertitude, le doute, le ballottage de mes pensées, tout a cessé depuis que le spiritisme m'a démontré d'où je viens, ce que je suis et où je vais, d'accord en ceci avec la théosophie et l'occultisme, qui émergent du spiritisme et leur sert de base.

Il y a beaucoup de réfractaires à la spiritualité ; l'intelligence la mieux cultivée est souvent insuffisante pour élever la pensée dans les hautes régions où s'assimilent les rayons spirituels qui partent de *l'Infini*. Les manifestations de la raison humaine sont assujetties à une variété de tendances, de conditions de développement polymorphiques et prismatiques, comme conséquence de l'exercice du libre arbitre dont le résultat à la longue est la réalisation fatale du progrès imposé. Ainsi, voyons-nous de hautes intelligences insensibles et muettes en présence des merveilles de la création, de l'harmonie qui préside à toutes ces manifestations, manifestations variables à l'infini : un ciel décoré de nuages, la nuit étoilée, le cours des astres, météores, crépuscules, le soleil répandant la vie et l'allégresse, les prés émaillés de fleurs, les cours argentés des ruisseaux qui encadrent le paysage, les bocages ombreux où les petits oiseaux donnent leurs joyeux concerts, dominant le chant du rossignol.

Si cette insensibilité se manifeste au sujet de la nature, que sera-ce vis-à-vis de ce que l'homme peut faire pour concourir aux chefs-d'œuvre de cette nature manifestés ? La musique pour d'aucun est un bruit pas trop désagréable ; la peinture, la sculpture, les beaux-arts, n'ont d'autre utilité que procurer des moyens d'existence à l'artiste, et satisfaire les caprices du luxe ; les monuments anciens n'ont d'autre valeur que la vétusté ; ne sachant pas voir à travers ces objets, l'âme à la recherche de l'idéal.

Non, n'est pas spiritualiste, quiconque n'est pas saturé de rayons spirituels, Van-der-Neillen en donne la raison (1), je recommande ses deux volumes spécialement à ceux qui, parmi les lecteurs, ont étudié la physiologie et l'histologie.

Vis-à-vis des matérialistes, vous ne pourrez jamais les convaincre par le

(1) Dans les Temples de l'Himalaya et dans le Sanctuaire.

raisonnement ni par les preuves des plus grands phénomènes spiritiques ; la matière se régit par elle-même, l'univers se gouverne fortuitement ; ce que nous appelons loi, n'est que la conséquence du *Per se* de la matière, cet état est l'esprit qui surgit d'elle-même, le concert de l'univers est ainsi parce qu'il ne peut être autrement (et voilà pourquoi votre fille est muette), quant à l'intelligence qui dirige, puissance absolue, c'est un leurre ; la machine est son propre mécanicien, elle marche toute seule ; l'affinité, les combinaisons, l'ordonnance, l'esthétique, surgissant de la matière, qui est elle-même sa propre créatrice, elle enfante l'esprit (1). Laissons-les dire et faire ; un jour viendra où ils recevront le *coup de grâce*, leurs nucléoles cellulaires s'assimileront par interférence la lumière rédemptrice des rayons spirituels, un point brillant vivifiera leurs cellules cérébrales.

J'ai été, comme tout le monde, désireux de voir les phénomènes en question, plutôt à titre de moyens de propagande et pouvoir assurer la réalité de la communion des âmes disparues ; je n'avais nul besoin de ces preuves pour reconforter ma conviction, car je me croyais mieux garanti par ma raison de cette vérité que par mes yeux. Je ne sais s'il y avait mérite à agir de la sorte ; mais ce qui est certain, c'est que, depuis lors, il semblait que les phénomènes venaient à moi sans que j'eusse besoin de courir après eux.

L'approche du moment suprême, mon désir d'être utile, sont des conditions qui peuvent donner une certaine valeur à cette posthume déclaration.

On a tant déblaté, délayé, controversé sur la cause et l'authenticité des phénomènes, que bon nombre d'adeptes se sont laissés entraîner au découragement. De bonne foi, sans doute, on en diminuait la valeur, on en troublait la source par une intervention qui vous surprend d'abord, comme la subconscience, l'auto-suggestion, ce qui peut être possible, mais, malgré ça, laisse toujours en évidence un phénomène psychologique. Mais, il y a des phénomènes dont on ne peut douter de leur provenance ou origine, ce qui n'empêchera pas d'être entraînés à la barre de cette justice qui prétend savoir tout, analyser et juger en dernier ressort.

Ceux qui combattent le spiritisme, n'ont pas réussi, en attaquant la partie doctrinale, et ont dirigé leurs coups sans plus de succès sur la phénoménalité qui est le côté le plus faible, en apparence, mais qui est aussi invulnérable que la doctrine. Que faire contre les décrets providentiels ?

J'ai vu et étudié des centaines de phénomènes, les contrôles scrupuleusement vérifiés ; une quantité semblable doit écarter toute suspicion d'incapacité envers les observateurs qui ont pris toutes les précautions d'usage conseillées en pareilles circonstances ; de même pour les médiums qui, malgré la fréquence de leur intervention, sont soumis avec rigueur aux exigences possibles et quelquefois blessantes, à chaque séance.

(1) L'esprit initie son évolution dans la matière, mais non créé par elle.

Rien n'est plus monotone et fatigant pour le lecteur, que la description d'une longue série de phénomènes ; ce qui intéresse est la cause qui les produit, l'intérêt de la variété n'est que secondaire ; je ne m'occuperai donc que de quelques-uns dans chaque espèce différente de manifestations, telles que matérialisation, apports et transports d'objets lourds ou légers, écriture avec variations de condition ; passage d'objets et animaux à travers les murs, photographie, transport du corps astral matérialisé (bicorporéité), incarnation, etc., etc., et d'autres, que je m'épargne de désigner, mais qui procèdent de la même cause. Je choisirai dans le nombre, au hasard, la description de ceux qui paraissent présenter plus d'intérêt, quoique tous soient frappés au même coin.

En 1874, j'envoyai à M. Leymarie les portraits-cartes de ma femme et le mien ; mis en face de l'objectif, le médium Buguet, après une crise laborieuse, obtint, sur l'une de ses cartes, le portrait de ma mère, qui fut, avec admiration et recueillement, reconnue par mes frère et sœur ainsi que par moi ; ce portrait contient des particularités qui prouvent l'identité et la présence de l'esprit exhibé. Même année, le médium Firman en transe : Une tête d'esprit matérialisé dirigea son regard sur moi, et dit en espagnol : Je suis Diego Loïnaz, employé à l'Ambassade, mort il y a tant de mois ; les informations prises étaient exactes (1). M. Leymarie était à cette séance, sa mère se matérialisa.

Le lendemain, je fus chez le médium Buguet. Une réputation (non méritée) comme photographe, m'avait précédé ; il m'offrit d'opérer moi-même ; je refusai ; mais j'assistai à toutes les opérations, je me chargeai de la mise au point sur 12 clichés, onze esprits ; à ma pose, j'obtins le portrait de mon père reconnu par toute la famille. Ma plume ne laissera pas échapper l'occasion de dire à ce malheureux médium, que par ses mensonges, sa vénalité il a été l'instrument pour faire d'un apôtre, M. Leymarie, un martyr.

Abordons la matérialisation. L'esprit de Marietta s'est partiellement matérialisé dès les commencements pour arriver en peu de séances à le faire complètement ; ces séances ont duré près de 2 ans. Cet esprit parlait, écrivait, s'asseyait entre nous (en pleine lumière). Dans une de ces séances, voulant démontrer le pouvoir acquis de fluidifier la matière, il but un verre d'eau ; tout aussitôt, le médium rendit par la bouche la même quantité d'eau claire. Dans une autre séance, après avoir apposé les scellés à toutes les issues, nous nous aperçûmes que le chat était resté parmi nous, ce qui était fâcheux, pouvant nuire aux manifestations ; exposant nos craintes, à ce sujet, l'esprit

(1) A mon retour à Madrid, sur la pancarte de mon bureau, j'avais dessiné à la plume le portrait de cet esprit. Vint un artiste dramatique me visiter, fixant son regard avec acharnement sur ce dessin, crut reconnaître l'original. Je lui expliquai le cas, transporté, il exclama : « Diégo Loïna ! mon ami et compatriote. (Iles Canaries.) »

nous dit : « l'animal est à la cuisine », où nous le trouvâmes encore anesthésié par suite de la fluidification.

Les apports étaient nombreux, avaient lieu trois ou quatre fois le jour, à toute lumière, et le soir à la lumière artificielle ; cette pluie de fleurs se particularisait par le mariage et la combinaison de leurs couleurs ; en tombant, l'œillet blanc et l'œillet rouge se croisaient par leurs tiges, de même la rose thé avec celle d'Alexandrie (rouge) ; elles formaient aussi des chiffres, le symbole, le langage. Une après-midi, le soleil s'approchait de l'horizon, ses rayons pénétraient à travers les fentes des volets, éclairaient d'une lumière crépusculaire, nous voyions croiser les esprits assez nombreux à travers ses rayons, pour passer à la partie plus sombre ; les esprits, d'une part, les apports, de l'autre, traversant de l'ombre à la lumière, et *vice-versa*, formaient des images kaléidoscopiques. Le médium en transe dit que nous allions recevoir un ananas qu'on apporte d'Amérique ; interruption !... avec angoisse !... l'apport est tombé en mer !... mais, en remplacement, vous recevrez le même en conserve dans son sirop. La séance levée, on ouvrit les volets ; nous vîmes le plancher rempli de fleurs, et sur la table, au centre, un grand bol (qui avant la séance était à la cuisine), contenant un ananas confit, baignant dans un sirop bien liquide. Le médium se mit à boire à même le vase, nous en fîmes autant, tout surpris de voir que ce liquide n'avait rien perdu en quantité ni qualité ; ce phénomène avait lieu en plein jour. Dans bien des séances, nos chapeaux accrochés dans le vestibule, venaient recouvrir nos chefs respectifs, tous en même temps et sans lumière.

L'écriture directe s'obtenait de différentes manières. Nous placions dans un livre une feuille double de papier à lettre, on scellait la couverture, le médium mettait une main dessus ; toutes les mains du même côté se plaçaient successivement, ainsi des autres mains, du côté opposé ; on enfilait entre tous ces doigts un porte-crayon dont chaque extrémité avait un crayon de différentes couleurs, noire et rouge ; 10 à 12 minutes après, j'insufflai le médium qui se réveillait graduellement ; on ouvrait le livre, le papier contenait une communication écrite à deux teintes ; quelquefois, nous mettions entre les deux feuilles un morceau de mine de plomb cassé à angle droit, et ce bout de crayon, avait ses deux pointes usées en cône complet ; et par la pression de toutes ces mains cette mine de plomb s'incrétait dans le papier (1).

Nous eûmes une écriture directe en français, moi seul parlait cette langue, elle était signée Daricot ; le médium dit : « C'est un docteur de Bayonne qui m'a soignée ; elle fut chercher une ordonnance médicale signée de la même manière identiquement pareille.

Je m'excuse de faire mention d'apports de fruits, de bonbons, ils étaient presque journaliers, de même que la pluie d'une rosée aromale. Les ap-

(1) Cette mine de plomb, incrustée de la sorte, a-t-elle pu servir à écrire et user ses deux pointes !

ports nous étaient faits n'importe où, en plein jour, à la promenade, dans un fiacre en marche, etc., etc.

En pleine séance de matérialisation, se présenta le corps astral de Mme Ana, épouse de José Maria Fernandez, de Barcelone, propriétaire du journal *Estudios psicologicos*. Cet esprit incarné fut reconnu par tous les assistants qui, avec spontanéité, manifestaient leur admiration, s'écriant : Ana.

Le phénomène de clairvoyance est très fréquent, il convainc peu, parce qu'il est difficile de le constater ; j'ai eu de nombreuses preuves, je vais en citer une. Dans les derniers jours du mois de mai dernier, se trouvait, à Nice, Mme A. B., médium-voyante, avec Mme la comtesse C. de R.; le médium dit à la comtesse : « Je vois derrière vous, quelqu'un... un musicien qui vous écrit en ce moment. » La comtesse, le 1^{er} juin, arrive à Madrid, une carte postale l'attendait à son hôtel, elle venait de Londres, contenant les brefs détails d'une séance musicale devant la famille royale.

L'objet que je me propose, en publiant ces lignes, est de tranquilliser l'esprit de mes chers frères en spiritisme, ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'assister aux séances des médiums dont les conditions fluidiques et mimiques sont indispensables à la production des phénomènes que je cite plus haut. J'ignore si j'ai pu vaincre leurs doutes, si doutes il y a; mais je puis leur assurer que j'ai toujours été muni de tout ce qui est nécessaire pour ne pas être mystifié ; je serai bien dédommagé et très heureux, si j'ai pu mériter leur confiance. William Crookes, en parlant de ces phénomènes écrit : je ne dis pas que cela peut être, je dis que *cela est*.

Voici l'affirmation d'un homme de science, et d'autres actuellement poursuivent le même objet. Allan Kardec disait : Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas. Rien d'étonnant en cela, cette haute intelligence pouvait hasarder cette prophétie, et même l'assurer, car il a (le spiritisme) toujours été science d'observation, et aujourd'hui, science expérimentale. Il disait aussi : Il ne sera jamais débordé, parce qu'il s'alliera à toutes les théories rationnelles, à tous les progrès ainsi qu'à toutes vérités démontrées. A cet esprit élevé, quarante millions d'âmes doivent la paix intérieure, et les forces morales si nécessaires pour lutter en cette vie terrestre semée d'écueils, où les déceptions, les misères et la douleur forment la plus grande part. Ne nous décourageons pas cependant, l'intelligence a les forces suffisantes pour contrebalancer toutes les tribulations et augmenter la part du bonheur par l'accomplissement du devoir, progresser par la science, par l'amour, nous pouvons, ici-bas, anticiper sur le repos et les jouissances dévakaniques.

En ce moment, je reçois la visite d'un ami qui m'apporte une coupure du journal le *Français*, publié fin avril dernier, qui contient une « intéressante nomenclature », d'une soixantaine de professeurs, académiciens, *presque*

tous professionnels du laboratoire, en sus des littérateurs, V. Hugo, A. Vacquerie, V. Sardou, etc., etc., qui viennent à mon aide pour terminer ces pages.

L'ami en question est M. Léon Alvarez, qui joint ses bons souvenirs aux miens, pour notre bonne et vaillante sœur, Mme Leymarie et sa chère famille.

Madrid, 24 octobre 1903.

E. COUILLAUT.

Chronique et propos philosophiques

L'année 1903 pour les spirites

Poursuivant la revue rétrospective, commencée le mois dernier, je signale encore les feuilles suivantes qui se sont occupées de nos doctrines :

L'Aurore (Paris), du 25 septembre : — J'y relève, dans un article très bien fait de René Fleury sur *Les sciences psychiques*, ces lignes, à l'adresse d'Emile Gautier : « Que je soulève avec mes mains ce vase du Japon, ou qu'un fakir le meuve en projetant sur lui des ondes d'énergie invisible, c'est pour le vrai savant même chose. Le vrai savant ne chicane pas une « cause » sur ses droits à être une cause, parce qu'il ne connaît pas d'emblée toutes les forces, toutes les causes. Il cherche seulement à établir si cette cause est un « fait » ou si elle n'est qu'une illusion. — A la vérité les sciences pour qui je plaide sont déjà puissantes. » Et plus loin : « Les faits, si nombreux, si minutieusement étudiés, semblent sûrs. Mais les théories le sont moins... Ceux qui affirment prématurément sont des nerveux, et ceux qui nient sont des fous. »

Le Soir (Bruxelles), du 19 octobre — range le spiritisme au nombre des traditions superstitieuses qui remontent aux premiers âges de l'humanité et qui se sont fort peu modifiés en se renouvelant.

Dans *Le Soir* (Paris), du 30 octobre, M. Albert Jounet publie, au sujet d'expériences de dédoublement humain qu'il a signalées le 18 octobre, une lettre de M. de Rochas. Cette lettre, selon lui, « est décisive pour l'avenir du psychisme ; car elle annonce un capital progrès : l'atténuation et la facile disparition des douleurs ressenties par le sujet, lorsque le magnétiseur touche ou influence le lien fluidique. »

Le Voltaire (Paris) du 31 octobre — rend compte, dans les termes les plus flatteurs, du livre *Les Mondes grandissants*, de Marius George. Signalons seulement ce début de la causerie de M. Etienne Bellot : « Si l'on compare avec Huxley, le savant anglais, les phases du développement harmonique par lesquelles l'humanité s'achemine de plus en plus vers la vérité, aux mues périodiques d'une chenille qui dévore et grandit, le phénomène médiannique marquerait pour l'humanité, une de ces mues, la plus importante

peut-être de toutes celles qu'elle a opérées ; l'expression symphonique et universelle de cette loi se substituerait à la *vieille chanson chrétienne*, ainsi qu'à l'ancienne guitare monocorde du miracle.

« C'est probablement en s'inspirant de cette pensée, que Marius George conçut le projet de donner un commencement de forme et de vie nouvelle à une nouvelle théorie explicative de la formation des mondes. »

L'auteur de ces lignes signale en post-scriptum une *Etude nouvelle sur l'hérédité*, par Paul Flambart, étude basée sur les influences célestes correspondant aux dates des naissances. Cette étude, dit-il, « offre la garantie de reposer sur les faits scientifiques les plus précis. »

La *Revue Forézienne* (Saint-Etienne), de novembre — consacre plusieurs pages à une étude sur *Les phénomènes psychiques*. L'auteur, M. Alphonse Germain, après avoir dit que « l'étude des phénomènes d'ordre psychique est maintenant admise dans les milieux scientifiques et, qu'ailleurs, nul esprit sérieux ne s'en désintéresse », prétend que « les pratiques spirites sont condamnées par leurs résultats mêmes, tous piteux ou vains », ce qui ne l'empêche pas de dire, deux pages plus haut, qu'« on ne s'explique guère les phénomènes comme celui de Katie King, n'en déplaise aux intéressés, sans l'intervention d'une force surnaturelle. » Et c'est après avoir parlé de « force surnaturelle », qu'il ne craint pas de dire que c'est « aux seuls savants préparés par une culture spéciale qu'il appartient d'oser les pratiques indispensables pour s'élever du phénomène à la cause. » — En vérité, tout cela n'est guère logique.

Dans *Le Petit Temps* (Paris) du 5 novembre, on peut lire trois longues colonnes sur « les tablettes d'exécration », qui contenaient des formules magiques et d'envoûtement, monument des superstitions d'Asie qui s'étaient donné rendez-vous à Rome, et, malgré les protestations des Pères de l'Eglise, avaient persisté pour s'épanouir au moyen-âge en luxuriante floraison, malgré la sévérité des châtements infligés aux sorciers.

Dans le *Rappel Niçois* (Nice), des 9, 16 et 23 novembre, le Dr Arnaud se livre à une longue et consciencieuse étude sur le côté occulte des phénomènes hypnotiques et magnétiques. Je note ce passage dans le dernier numéro : « Il est enfin des états plus profonds de sommeil magnétique, des états supérieurs de conscience dans lesquels le sujet prend contact avec un monde plus élevé, appelé par les occultistes orientaux, le *Dévachan*, appelé par nous le *plan ou monde mental*, et où l'on a pu constater la présence et l'intervention d'êtres humains ou surhumains. »

Le Soir (Paris), du 26 novembre — contient sur *L'hypnotisme sain*, un article dans lequel M. Albert Jounet signale une méthode d'auto-suggestion, du Dr Coste de Lagrave, qui consiste à se répéter à soi-même, pendant vingt minutes, lorsqu'on se trouve dans un état de somnolence (par exemple, le

soir, étant couché avant de s'endormir, ou le matin, étant couché, avant de se lever), l'idée que l'on veut faire pénétrer à fond, régner dans son cerveau. Les résultats de cet exercice seraient surprenants. Par l'auto-suggestion, le D^r Félix Regnault aurait guéri un hypocondriaque, en lui conseillant d'écrire chaque soir sur le mur, avec de la poudre phosphorée, ces mots : « Je suis gai », et de les contempler un moment avant de s'endormir. M. Albert Jounet a connu, lui-même, une personne qui, luttant pour se débarrasser d'un vice, prononçait, le soir, avant de s'endormir, quelques phrases courtes opposées à ce vice, et qui parvint, à la suite de circonstances favorables, à s'en affranchir pour jamais.

Le Journal (Paris), du 8 décembre — rapporte, par la plume de Jacques Dhur, la séance dramatique dans laquelle Gabrielle Bompard, plongée en état d'hypnose par le professeur Liégeois, retraça la scène de son crime.

Dans le numéro du 11 décembre, ce même écrivain raconte l'entretien intéressant qu'il a eu avec M. Liégeois, sur les suggestions d'actes criminels, avec exemples à l'appui. — Il donne cette conclusion de M. Liégeois : — « Oui, il est bien établi que l'on peut suggérer à des personnes faibles d'esprit — et sans avoir besoin de les plonger en état d'hypnose — des actes, qu'ils se refuseraient de toutes leurs forces à accomplir, s'ils étaient en pleine possession de leur volonté... »

Dans *Le Voltaire* (Paris), du 16 décembre, — on trouve, sous ce titre : *Spiritisme et Hypnotisme*, un article dans lequel, d'une plume impartiale, M. Georges de Dubor s'applique à montrer quel cas la science fait de ces questions. Il donne d'abord de la doctrine fondée par Allan Kardec, une idée très élémentaire et fort imparfaite ; mais, il s'étend davantage sur les expériences de W. Crookes avec Home, et de M. de Rochas avec Eusapia Paladino. Puis, il cite l'ouvrage du D^r Grasset : « *Le spiritisme devant la science*, dont il trouve les conclusions inattaquables, mais dont quelques-unes, cependant, lui paraissent porter l'empreinte d'un trop grand scepticisme. — C'est dire, ce semble, qu'il ne partage pas toutes les convictions du porte-parole de la science.

Il poursuit son étude dans le numéro du 19 décembre, donne des exemples, — dont quelques-uns personnels, — de guérison obtenue par la suggestion hypnotique, et termine en disant qu'il n'a fait « qu'effleurer les grosses questions de spiritisme et d'hypnotisme ».

Une causerie, dans *La République Française*, du 19 décembre, à propos de *La Sorcière*, de Victorien Sardou, fournit d'intéressants détails sur les débuts en spiritisme du célèbre dramaturge.

La Revue du Midi (Nîmes), — dans ses numéros de novembre et décembre, se livre à une longue étude du *spiritisme devant la science*, qui est plutôt un compte rendu apologétique de l'ouvrage du D^r Grasset. Nous y relevons

des phrases comme celle-ci : « Les prétentions scientifiques du spiritisme sont donc ridicules. » — Pour vous, MM. Crookes, Wallace, de Rochas, Flammarion, Delanne et *tutti quanti* ! — Et ailleurs : « Du reste, au IV^e congrès international de psychologie, tenu à Paris en 1900, liberté entière a été laissée aux spirites d'expliquer leur doctrine et d'apporter les preuves. « Eh bien, la conclusion unanime, a été, que rien de scientifique n'était encore établi dans tout ce domaine de l'extériorisation, en dehors des agents connus. » — Dans les explications des spirites, Vaschide n'a pu trouver que des mots, des mots et seulement des mots. »

Eh bien ! et nous, spirites, qu'est-ce que nous trouvons dans les explications et les démonstrations des docteurs pour repousser le spiritisme ? — des mots, des mots et seulement des mots. Aussi, m'est avis que, même après les grands coups d'estoc et de taille que nous venons de recevoir de la docte et officielle « dame science », nous ne nous en portons pas plus mal. Je ne puis, d'ailleurs, m'empêcher de rêver, quand je lis, toujours dans ce même article de la *Revue du Midi* des propos de cette force : « Un certain nombre de phénomènes *merveilleux* peuvent et doivent s'expliquer par le préternaturel, c'est-à-dire par l'intervention divine, angélique ou diabolique. » Alors, alors si la science n'explique pas tout, quel fonds pouvez-vous faire sur la valeur de ses jugements en cette matière, si délicate, si subtile et si troublante qu'est le spiritisme ?

En terminant cette revue des appréciations de la presse sur le spiritisme, nous émettrons un regret, c'est qu'elle ait cru devoir écarter de son examen, d'une façon presque générale, ce qui en fait, à notre sens, le principal attrait, la principale force et la seule raison d'être, j'entends sa doctrine philosophique et morale.

Un dernier mot sur les principaux événements de l'année.

Toujours des tueries, hélas ! toujours des catastrophes. Nous avons les massacres de Macédoine pour faire suite à ceux d'Arménie. Nous avons la catastrophe du Métropolitain, à Paris, puis, celle plus récente encore de Chicago. — Qu'en faut-il penser ? Devons-nous accuser Dieu ou le hasard ? — Nous l'avons dit bien souvent, le mal est l'œuvre exclusive de l'homme, le résultat fatal de son ignorance ; mais, c'est aussi, en même temps, l'échelon qui l'élève insensiblement et, sans qu'il s'en doute, vers les sommets du bien. Il ne voit pas du premier coup l'utilité de la souffrance, encore moins sa nécessité ; mais, tôt ou tard, l'une et l'autre lui apparaissent comme d'évidentes et bienfaisantes clartés. — Pouvons-nous, un seul instant, imaginer une société qui, sans avoir rien fait ni souffert pour cela, serait, comme par enchantement, en possession de tous les progrès, de toutes les félicités ? — Mais, où il n'y a pas eu effort, il n'y aurait pas progrès ; où il n'y aurait pas eu souffrance, il ne saurait y avoir félicité. Une telle société n'aurait que la valeur

d'un jouet mécanique. Combien plus haute est notre destinée ? Seulement, par la force des apparences et du préjugé, nous la voyons toute entière confinée dans une seule vie terrestre. C'est là qu'est notre erreur, notre illusion. Nous devrions nous habituer à ne considérer cette vie que comme un épisode de la grande, et nous considérer nous-mêmes, comme des explorateurs envoyés en mission. La mort, dans ces conditions, ne serait plus une catastrophe, mais un simple rappel.

Puisque nous parlons d'explorateurs, saluons le retour de Nordenskjöld et de ses hardis compagnons, et saluons aussi le départ de l'expédition Charcot. De tels hommes sont l'honneur de l'humanité et de la science. — La chair esclave de l'esprit ; — lutter et souffrir pour conquérir et savoir — voilà leurs devises. — Glorifier leur patrie en enrichissant l'humanité de leurs découvertes, voilà leur idéal. Ce sont là de nobles exemples auxquels les spirites ne sauraient rester indifférents.

Parlons de la loi sur les congrégations. Ce n'est pas à nous, bien qu'elles ne nous aient jamais épargnées, de nous réjouir de leur expulsion. Paix et pardon aux hommes qui sont tous nos frères ; mais qui peut nous empêcher de penser que ceux-là sont les propres victimes de leurs théories étroites et intolérantes. On récolte généralement ce qu'on a semé. Voici, d'ailleurs, pour recourir à une autorité peu suspecte, ce que disait, à ce sujet (d'après le *Petit Bleu*, de Bruxelles, du 10 juillet), quelques jours avant sa mort, qui fut celle d'un sage, l'ex-abbé Renard, professeur à la Faculté des sciences de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique, etc. : « La procédure n'est pas sans brutalité. Mais il fallait bien s'y résoudre. Briser les chaînes de l'éducation ultramontaine, est, pour la France, une œuvre de régénération dont les féconds résultats ouvriront les yeux un jour à tous les pays qui subissent l'influence rétrograde des moines... » — Puisse, M. Combes, se souvenir, pour l'accomplissement de cette œuvre de régénération, de la lettre ouverte que lui adressait M. Léon Denis, le 5 février 1903 !

Et pour finir, ne nous reste-t-il pas à applaudir aux conventions passées, en cette année 1903, avec l'Angleterre et l'Italie, pour régler tous les différends qui pourraient survenir entre la France et l'une ou l'autre de ces deux nations. — Ce n'était donc pas une utopie ce que les spirites prêchaient ; dis avec les Hogson Pratt, les Godin, les Frédéric Passy.

Paix donc entre les peuples, paix entre les concitoyens d'un même pays, paix à tous les hommes de bonne volonté !

ALGOL.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE